

LE PLAISIR des Livres

- Best-seller : Sagan, de Jean-Claude Lamy/D-2
- Lettres québécoises : Et voilà que la vie fait naufrage, de Léon-Gérald Ferland; Un amour comme le nôtre, de Monique Larouche-Thibault/D-3
- Lettres américaines : Les Fantômes de Buenos Aires, de Lawrence Thornton; Prières exaucées, de Truman Capote/D-4
- Lettres italiennes : Discours de l'ombre et du blason, de Giorgio Manganelli; Bêtes, de Federigo Tozzi/D-4
- Feuilleton : La Fleur du temps (1983-1988), de Claude Roy/D-5
- Lettres françaises : Stella Corfou, de Béatrix Beck; Au début d'un bel été, de Jacques Duquesne/D-5
- Beaux-Arts : quatre ouvrages sur Edgar Degas, « peintre bourgeois »/D-6
- Guerre et paix : La Défense du Québec et la famille Tremblay, de Jeanne-d'Arc Tremblay/D-7
- Carnets : Ce qui nous tient, de Gaëtan Brulotte/D-8

Montréal, samedi 28 mai 1988

L'homme qui plantait des mots

JEAN-PIERRE PROULX

LE PROFESSEUR Renald Legendre a une passion originale : rassembler et définir les mots de l'éducation. Il vient de publier sa « collection » chez Larousse sous le titre : *Dictionnaire actuel de l'éducation*.

Professeur au département des sciences de l'éducation de l'UQAM, Renald Legendre abhorre la confusion. En même temps, il a développé l'esprit de système à un rare niveau, comme ont déjà pu le constater les lecteurs de ses deux ouvrages précédents : *Une éducation à éduquer* (1979) et *L'Éducation totale* (1983). Cela tient sans doute à sa formation première, la physique, discipline qu'il a enseignée pendant plusieurs années à la commission scolaire de Chambly, avant de devenir un théoricien de l'éducation.

L'idée de ce dictionnaire, explique-t-il, lui est venue des éducateurs et des administrateurs qu'il n'a jamais cessé de fréquenter même s'il n'a cessé de l'université depuis 1971. « Le gros problème, explique-t-il, est celui des communications. Songez seulement au problème que soulève l'attribution des titres d'objectifs dans un programme pédagogique. Nous avons pris conscience que nous n'arrivons pas à nous comprendre parce que nous empruntons les mots de l'éducation à d'autres disciplines et que beaucoup de ces mots nous viennent des Européens et des Américains. Le point de départ était donc pratico-pratique. »

M. Legendre a mis 14 ans à réaliser son projet. Il a mené cinq grandes enquêtes auprès d'enseignants québécois, ontariens et acadiens pour connaître les mots dont le

sens était le plus problématique. Il comptait, à l'origine, constituer ainsi un corpus de 1,000 mots. Les mots les plus fréquemment cités, a-t-il constaté, étaient les mots de base du métier : « éducation, apprentissage, pédagogie » se sont toujours situés dans les 10 premiers.

Lui et son équipe se sont livrés ensuite, pour chaque mot et chaque expression, à une recherche proprement terminologique chez les spécialistes, dans la documentation officielle et les dictionnaires existants. Les classeurs alignés dans ses locaux du pavillon La Fontaine comptent, soigneusement répertoriés, quelque 13,000 dossiers.

De ces milliers de mots et expres-

« J'ai voulu proposer une approche globale au vocabulaire de l'éducation. »

sions, le dictionnaire n'en définit pour l'instant que 3,500, ceux pour lesquels la recherche documentaire et lexicographique a permis d'arriver à un consensus. Mais le travail se poursuit et va permettre d'enrichir les prochaines éditions du dictionnaire.

Vu, par ailleurs, la grande influence des États-Unis sur l'éducation au Québec, le dictionnaire Legendre fournit un lexique anglais-français pour quelque 3,400 expressions. Notre démarche, écrit M. Legendre, « contribue notamment à contrer la "franglisation" massive qui infiltre insidieusement un domaine aussi crucial que celui de l'éducation. Si le phénomène était déjà perceptible au début de nos travaux, le danger est encore plus pré-

sent aujourd'hui : l'éducation francophone s'inféode progressivement à l'anglo-américain ».

Le dictionnaire est, par ailleurs, à la fine pointe du développement lexicographique dans la mesure où l'on y retrouve le vocabulaire spécialisé de l'informatique appliqué à l'éducation, comme les mots « tutoriel » ou « didacticiel ».

Ce dictionnaire possède une autre caractéristique importante qui procède, justement, de l'esprit de système caractéristique de l'auteur. « J'ai voulu, explique-t-il, proposer une approche globale au vocabulaire de l'éducation. » Ainsi, au moyen d'un système de renvois un peu complexe — c'est là une difficulté de l'ouvrage — le lecteur peut, le cas échéant, situer le mot étudié dans le « réseau » linguistique plus large auquel il appartient. Ainsi, on retrouve le synonyme d'un mot, son antonyme, un renvoi à une autre entrée dont la consultation est jugée essentielle, le terme apparenté, le sous-ensemble auquel le mot appartient, etc.

Ce dictionnaire a aussi le mérite, économique celui-là, d'avoir été entièrement conçu, composé et imprimé au Québec même s'il est destiné à la francophonie internationale. Un lancement est d'ailleurs prévu cet été à Thessalonique, au congrès mondial des professeurs de français. Ce Larousse est donc une première à plusieurs titres.

Renald Legendre avait un atout : il a remis à l'éditeur un texte de 840 pages entièrement composé, prêt à photographier. L'ouvrage a été composé à l'UQAM sur un simple Apple muni du logiciel de photocomposition approprié et couplé à un disque dur. Un secrétaire, Doris Lavallée, maîtrisait cet outil. C'est elle qui a donné forme au manuscrit.



Photo Chantal Keyser

Professeur à l'Université du Québec à Montréal, RENALD LEGENDRE est le premier Québécois à publier chez Larousse. Il vient, en effet, d'y lancer le *Dictionnaire actuel de l'éducation*, un ouvrage spécialisé de 680 pages entièrement conçu et réalisé au Québec.

L'obsession d'Agota Kristof: ne jamais dire que l'essentiel

FRANCE LAFUSTE

PREMIÈRE impression : chaleureuse. Je tente de discerner, derrière le regard cerclé de lunettes, un peu de cette austérité qui est la marque du *Grand Cahier*, son premier roman. Mais Agota Kristof porte ce jour-là une veste lamée or et son visage aux traits éternellement juvéniles, souriant et détendu, n'arrête pas de me démentir. Les deux jumeaux racontent de bien sombres histoires dans *Le Grand Cahier* : ils disent avoir déterré le squelette de leur mère pour le suspendre dans le galetas. Ils disent aussi que leur grand-mère est une horrible mégère, dans ce petit village de Hongrie du début de la guerre, et que pour survivre, ils sont devenus aussi cruels qu'elle.

En voyant Agota Kristof, cet écrivain hongrois émigré à Bâle, en Suisse, je me dis que tout cela n'est qu'une grande farce.

Le Grand Cahier, sorti en 1986 et publié en 15 langues, est un chef-d'œuvre d'humour noir qui, comme chez Kafka, enferme le lecteur dans une réalité cauchemardesque. Dans un style dépouillé, ascétique même, deux jumeaux de neuf ans racontent leurs méfaits, chez cette grand-mère-ogresse à qui leur mère les a confiés. Caractéristique du roman : un style télégraphique sans une once

« Tout être humain est né pour écrire un livre, et pour rien d'autre... »

d'émotion. Fin du roman : Claus passe la frontière pour rejoindre le monde libre. Le récit se poursuit dans *La Preuve* avec Lucas, resté seul dans une Hongrie pacifiée mais dominée par un régime totalitaire.

Réflexion sur le totalitarisme, allégorie de l'Europe divisée ? De bien grandes prétentions pour un écrivain qui, me dit-elle, s'est amusée à revivre des souvenirs d'enfance, quand elle et son frère faisaient les 400 coups dans le petit village de K., celui-là même dont parlent les jumeaux : « S'ils sont cruels, s'ils ne disent rien de leurs émotions, c'est parce qu'il leur faut s'aguerir pour survivre. Moi-même, avec mon

frère, je faisais des mauvais coups, je volais des pommes de terre dans les champs, par nécessité; on a même une fois pendu un chat. »

Agota Kristof tranche dans le vif avec des phrases à l'emporte-pièce. Elle dit les choses avec une voix feutrée, très modulée. Des phrases courtes mais essentielles, qui se terminent par un petit rire sec pour déramorcer ce qu'elles ont d'incisif. Le désir d'écrire s'est insinué en elle quand elle est arrivée en Suisse, après l'insurrection populaire hongroise de 1956. Mais elle ne parlait pas un mot de français, alors elle écrivait des poèmes en hongrois. En 1970, elle commençait à écrire des

Pour moi, c'est la seule chose intéressante dans la vie. » Elle s'explique : « Quand je dis écrire, je veux dire créer, pour soi-même. Par exemple, je tiens un journal, même pas un journal intime, simplement des idées jetées sur le papier, rien que pour moi. Je me parle de mes problèmes, j'écris n'importe quoi, tout ce qui me passe par la tête; si je réfléchis sans écrire, c'est très confus. Une fois qu'elles sont formulées, les choses s'éclairent. Mes pièces de théâtre, je les écris facilement, avec plaisir et assez rapidement. Mais, quand j'écris un roman, je travaille très longtemps et je souffre beaucoup. »



AGOTA KRISTOF.

Photo Chantal Keyser

pièces de théâtre, entre autres, pour la radio : « Des pièces comiques, où je parlais de l'absurde de la vie. » Car, pour Agota Kristof, écrire est un plaisir, un acte vital, salutaire, qui lui fait dire dans *La Preuve* : « Tout être humain est né pour écrire un livre, et pour rien d'autre. Un livre génial ou un livre médiocre, peu importe, mais celui qui n'écrira rien est un être perdu, il n'a fait que passer sur la terre sans laisser de traces. »

Agota Kristof dit l'essence de la vie avec une légèreté déconcertante, presque comme si c'était une boutade : « Je me demande ce que les gens font quand ils n'écrivent pas.

À propos de cette écriture sèche, extrêmement dépouillée, elle dit : « C'est dans mes habitudes d'écrire comme ça. Dans mes pièces de théâtre, les personnages ne sont jamais nommés. Ils sont le facteur, le boucher, comme les enfants disent l'officier, les libérateurs ou le curé. J'écris comme ça parce que, à un moment donné, j'en ai eu assez de mes propres poèmes et de la poésie en général. Tous ces grands mots, tout ce pathos pour dire des banalités. Je me suis dit : il est temps d'écrire simple. J'ai alors décidé de

Suite à la page D-8

L'idée fixe

Un « vol » d'idées et une bagarre entre deux professeurs d'université : voilà le prétexte de ce roman de Pablo Urbanyi, Hongrois d'origine qui enseigne l'espagnol à l'Université d'Ottawa. Dans *L'idée fixe*, Pablo Urbanyi poursuit une œuvre romanesque originale, écrite en argentin, que les éditions VLB publient en version française. C'est au lendemain de ce vol d'idées que se situe l'action de l'extrait que voici.

PABLO URBANYI



PABLO URBANYI.

Photo : VLB éditeur.

LE LENDEMAIN et les jours suivants, malgré tous les efforts des membres du département — les efforts sincères de certains et les présomés efforts de certains autres qui ne visaient qu'à satisfaire leur goût du commérage et de la médisance —, la situation ne s'éclaircit pas davantage. Le *staff* du département dépensa son énergie en vain, au point d'en arriver à un état de stress général tant dans le maintien du « statu quo » (pour éviter que ne se répète le « casus belli ») que dans ses tentatives d'éduquer ce qui s'était passé.

Il fut relativement facile de déterminer le moment du début du combat et d'en dégager le côté technique ou anecdotique. Sur ces points, les deux belligérants s'entendaient. La veille, au même moment, armés de leurs serviettes, gants, vestons, foulards et pardessus, ils avaient fermé précipitamment la porte de leurs bureaux respectifs pour rejoindre les autres membres du département. Leur porte refermée, ils s'étaient retournés et ils s'étaient rentrés l'un dans l'autre. Le reste était venu tout seul : ils avaient laissé tomber leurs effets personnels — imposés par l'exercice de la profession et par le froid intense — et l'un l'autre s'étaient empoignés par la barbe. Le reste est de l'histoire ancienne.

Au-delà des faits superficiels, le vrai motif, la raison profonde du combat aurait été le vol de l'idée, c'est-à-dire l'idée elle-même. L'auteur regrette toutefois de ne pouvoir l'exposer ici pour la simple raison qu'il n'en avait pas la moindre idée. Il comprend le désappointement du lecteur mais il lui certifie que cette ignorance ne veut nullement dire la fin de l'histoire, que c'en est au contraire le commencement. L'auteur racontera cette histoire le plus fidèlement possible afin que le lecteur, sur l'intelligence duquel il compte et qui la possède indubitablement, puisse, avec toutes les informations en main, tirer ses propres conclusions, des conclusions qui seront probablement plus avisées que celles de l'auteur qui fut lui-même impliqué dans ces événements.

Voici quelques faits : au cours des recherches entreprises pour connaître l'idée proprement dite, des informations supplémentaires furent obtenues. Aussi bien le Pygmée que Masque Aztèque étaient d'accord sur le fait qu'il s'agissait d'une idée importante, très importante, une idée des plus originales, une idée salvatrice. C'était non seulement une idée salvatrice qui apporterait une solution aux graves problèmes dont était affligé le département à ce moment-là, mais également une idée qui, d'abord mise en application dans le cadre d'une expérience pilote où les membres du département joueraient le rôle de cochons d'Inde, permettrait, après coup, de résoudre les problèmes de l'humanité tout entière et la sauverait (ou quelque chose du genre). Les deux protagonistes, malgré tous les efforts déployés, se refusaient toutefois à révéler et à expliciter l'idée. Tous deux affirmaient que lorsque la situation serait enfin éclaircie et que la pater-

Suite à la page D-8

Simone Piuze
Les Noces de Sarah
Roman



468 pages — 19,95\$

- Une saisissante première chronique romanesque de la génération hippie. Un roman qui fera époque.
- Simone Piuze campe un personnage féminin fort et inédit qui s'impose d'emblée dans les lettres québécoises parmi les plus originaux.
- À travers les amours contrastées de Sarah, Simone Piuze nous livre une puissante œuvre romanesque, un hymne éblouissant à l'amour de la vie, que vous lirez avec ravissement. Un livre promis au plus grand succès.

ROMAN



l'Hexagone

lieu distinctif d'édition littéraire québécoise

ROMAN



Photo Suzanne Langervin

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Le Premier Jardin	Anne Hébert	Seuil	(2)*
2 Ne pleure pas, ma belle	Mary Higgins-Clark	Albin Michel	(1)
3 Les Vaisseaux du coeur	Benoite Groult	Grasset	(3)
4 Échine	Philippe Djian	Bernard Barrant	(8)
5 Ma vie comme rivière	Simonne Monet-Chartrand	Remue-Ménage	(4)
6 La Preuve	Agota Kristof	Seuil	(5)
7 Anne d'Avonlea	Lucy Maud Montgomery	Québec-Amérique	(9)
8 Le Prince des marées	Pat Conroy	Presses de la Renaissance	(6)
9 Amour et lumière	Shirley Maclaine	Flamme	(-)
10 Le Grand Cahier	Agota Kristof	Seuil	(10)

Ouvrages généraux

1 Le Défi alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	éd. de l'Homme	(1)
3 Ces femmes qui aiment trop	Robin Norwood	Stanké	(2)
3 Pour jeunes seulement	Jocelyne Robert	éd. de l'Homme	(3)
4 Le Guide des restaurants	Françoise Kayler	Guérin	(4)
5 À la découverte de mon corps	Linda Madaras	Québec-Agenda	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes, Trois-Rivières : Clément Morin, Ottawa : Trillium, Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza, Joliette : Villeneuve, Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente



Les best-sellers

Bonjour, cliché...

SAGAN
Jean-Claude Lamy
Paris, Mercure de France
1988, 340 pages

LORI SAINT-MARTIN

LA VIE est (parfois) un roman, et il faudrait pour inventer celle de Françoise Sagan un cerveau particulièrement délirant. Si ce n'était pas vrai, on n'y croirait pas une seconde.

Personnage public, la romancière a levé elle-même le voile sur maints aspects de sa vie, notamment dans ses mémoires, *Avec mon meilleur souvenir*. Mais son public n'en a jamais assez, comme en témoigne le succès remporté par la biographie — du reste ratée — que signe Jean-Claude Lamy.

Pendant l'été 1954, une étudiante de 18 ans, Françoise Quoirez, écrit un petit roman qui incarne les espoirs de la jeune génération, scandalise les parents, et portera aux quatre coins du globe la légende de son auteur (qui emprunte son nom au prince de Sagan de Marcel Proust). Après *Bonjour tristesse*, romans et pièces de théâtre se succèdent à une vitesse presque inquiétante. Sans parler des scandales, y compris le plus récent, qui mêle l'auteur à une histoire de drogue.

Françoise Sagan vit très vite, on le sait : elle aime les voitures de course, les amours tumultueuses et les nuits passées à risquer des fortunes au casino. À un accident de voiture très grave, à une longue maladie, succèdent des triomphes et des passions. L'argent lui file entre les doigts, elle donne sans compter et joue sans cesse sa vie. « Je suis un accident qui dure », dit-elle.

Jean-Claude Lamy consacre beaucoup de pages aux deux mariages de Françoise Sagan (elle a épousé d'abord une « personnalité du monde de l'édition », Guy Schoeller, ensuite un mannequin américain, Bob Westhoff) et à ses amitiés. Mais ces portraits fragmentés et superficiels (« qui est Bob, cet inconnu au physique de jeune premier de cinéma ? ») n'intéresseront que ceux qui aspirent à humer le parfum dou-

teux des scandales.

La matière d'une vie fascinante nous est livrée pêle-mêle, dans la plus grande confusion : Françoise Sagan quitte son premier mari, ensuite se marie avec lui, enfin fait sa connaissance dans les bureaux de *France-Soir*. Certains détails (l'origine du nom Sagan) reviennent à deux ou trois reprises, et l'on relève nombre de contradictions.

Narrateur peu subtil, Jean-Claude Lamy explique la personnalité de l'auteur par des références à l'astrologie (elle est Gémeaux ascendant Vierge) et enfle le cliché sur cliché : « Comme le phénix, elle renaît de ses cendres. » Il ne trouve, pour expliquer le succès de *Bonjour tristesse*, que cette formule creuse : c'est « un chef-d'oeuvre qui s'ignore et arrive à point nommé ».

Ajoutez à cela une écriture non seulement dépourvue d'élégance (les citations tirées des oeuvres de Françoise Sagan tranchent agréablement sur la grisaille ambiante) mais souvent incorrecte. Le journaliste semble avoir rédigé son livre à toute allure et fait fi des principes de syntaxe les plus élémentaires. En témoin cette phrase d'une drôlerie involontaire : « Déjeunant ensemble "Aux Belles Gourmandes", Orson Welles décréta que Françoise était son meilleur critique français avant de se trouver une passion commune pour Laurel et Hardy. » À croire que personne n'a lu les épreuves.

À tout prendre, *Sagan* ne nous rapproche pas de l'auteur, ni n'analyse ses oeuvres; Jean-Claude Lamy nous donne un livre bavard, mais qui tait l'essentiel. Paradoxalement, c'est le dernier Sagan, *Sarah Bernhardt, le rire incassable*, qui fait le mieux sentir la générosité, la désinvolture et le courage de la romancière.

Françoise Sagan reproche aux biographes de Sarah Bernhardt de ne pas avoir su donner une idée de « la trajectoire qui ressemblerait un peu à [son] existence ». Elle-même, hélas ! n'a pas été mieux servie. Il ne nous reste qu'à relire ses mémoires, et à espérer qu'elle leur donnera une suite.

LA VIE LITTÉRAIRE

MARC MORIN

Des prix

LE POÈTE Pierre Morency vient de décrocher le premier prix Alain-Grandbois de l'Académie cana-

dienne-française, pour un recueil intitulé *Effets personnels* (éditions de l'Hexagone). Le jury qui a attribué ce prix, doté d'une bourse de \$ 2,000, était composé de Madeleine Gagnon, Madeleine Ouellette-Michalska et Jean-Guy Pilon.

Les prix Solaris 1988 ont été attri-

bué récemment, *ex-aequo* à Yves Meynard, du Québec, et Sylvie Denis, de France, pour des nouvelles dans la catégorie « Création littéraire ». Les textes primés seront publiés dans le numéro 82 de la revue *Solaris*. Le volet « Bande dessinée » des prix Solaris a été annulé cette année, faute de participation.

Pour 1989, les prix Solaris reviendront à leur formule originale en

n'acceptant que des participants canadiens d'expression française dans les deux volets. On peut obtenir une formule de participation en s'adressant à la rédaction de *Solaris*, C.p. 25, succursale « A », Hull (Québec), J8Y 6M7.

Encuentros

NOS COLLABORATEURS Gilles Archambault, Diane-Monique Daviau, Jean Éthier-Blais et Marie José Thériault sont parmi les 40 écrivains et artistes québécois et argentins qui ont signé des textes dans un ouvrage intitulé *Rencontres/Encuentros*, préfacé par Marie-Claire Blais, à paraître aux éditions Sans nom.

Selon une formule de financement pour le moins originale, l'album de 320 pages, relié toile et enrichi de 20 planches et 20 détails en quadrichromie, paraîtra en novembre prochain, dans une édition numérotée de 2,000 exemplaires, à la condition que l'on trouve 650 souscriptions au prix unitaire de \$ 75 (plus \$ 3 pour frais de port) d'ici le 1er septembre. Après cette date, l'ouvrage se vendra \$ 125.

Marie José Thériault est la présidente et fondatrice des éditions Sans nom, inc. *Rencontres/Encuentros* est le premier titre qui doit lancer cette nouvelle maison « consacrée au beau livre ». Pour plus de renseignements, s'adresser aux éditions Sans nom, inc., C. p. 278, succursale Westmount, Westmount, H3Z 2T2.

Rencontres (bis)

À LA PLACE aux poètes du mercredi 1er juin, dès 21 h à la Folie du large (1021, rue de Bleury), Janou Saint-Denis reçoit Francine Sénéchal et Marcel Rivard. Celui-ci est responsable des émissions *Écritures d'ici* sur la chaîne communautaire de Vidéotron.

Le même soir, de 20 h à 21 h, les Gens du livre reçoivent Pierre Foglia, chroniqueur à *La Presse*, Henri Tranquille et Yves Gauthier attendent les bibliophiles dès 19 h, le premier mercredi du mois, au bar Le Mélomane (812, rue Rachel est).

n'arrivent pas à exister ». Votre chronique prouve tout le contraire. Le personnage de Sarah est si convaincant qu'elle vous fait perdre le sens même de votre rôle de critique. Autrement un personnage insignifiant laisse indifférent. Simone Piuze a donc réussi à créer une héroïne qui vous dérange. Faute de pouvoir « l'avaler », Sarah vous fait « vomir ». (Vous prêtez ce sentiment d'indigestion à André, son compagnon de Paris à qui Sarah fait subir « le supplice de Tantale », allusion à son penchant sadique.) Du seul fait que vous n'aimez pas l'héroïne du roman n'enlève à celui-ci aucun mérite littéraire. *Les Noces de Sarah* est une chronique romanesque des années 70 (dont un extrait fut publié dans LE DEVOIR du 27 février) et non pas un roman historique de la génération hippie qui reste à faire. En vous livrant un jugement moral des moeurs de l'héroïne plutôt qu'à une analyse littéraire, cela est d'autant plus déplorable que vous nous avez habitués à des chroniques plus éclairées jusqu'ici. Des années d'écriture et un travail considérable d'édition que nécessitent la préparation et la publication d'une oeuvre littéraire telle *Les Noces de Sarah* exigent plus de considération, de nuances et de responsabilité de la part d'un critique.

— ALAIN HORIC
directeur littéraire,
les éditions de l'Hexagone,
Montréal, le 23 mai.

COURRIER

Une héroïne qui dérange

Lettre adressée à Jean-Roch Boivin.
DANS L'ÉDITION de samedi 21 mai (« Lettres québécoises », dans LE PLAISIR DES LIVRES), vous signez une chronique, que vous coiffez tendancieusement d'un titre arbitraire : « Un roman à la guimauve : mièvre et complaisant ». On cherche vainement un justificatif à cette assertion puisque seule votre antipathie de l'héroïne du roman constitue l'unique motivation.

Votre chronique consiste en un jugement moral sur Sarah, principal personnage du roman, sur sa vie, ses moeurs et ses amours en confondant l'héroïne avec la romancière et l'oeuvre littéraire. Vous signez une chronique sentencieuse qui biaise tous les aspects et qualités du roman sauf votre ressentiment pour Sarah.

Vous n'avez pas aimé le roman parce que vous détestez l'héroïne. Piqué au vif par elle, vous ne faites que raconter de « façon injuste ce récit ». Vous dénigrez Sarah et la déclarez coupable de baisage, de narcissisme et de sentimentalisme. Elle vous déplaît et vous lui faites un véritable procès de moralité.

Vous la dites papillonnante, manipulatrice, gourgandine, nymphomane, séductrice, enfant-fleur. Il n'est question dans votre chronique que des moeurs et du comportement de Sarah. Son nom apparaît sept fois dans votre critique. Sarah, Messaline québécoise de la débauche (voir autres attributs de Messaline dans le dictionnaire des noms propres), est au banc d'accusation comme, à l'époque, *Les Fées ont soif* et Denise Boucher.

Puisque vous n'aimez pas ce type de femmes, vous dites le roman de Simone Piuze « mal torché ». Je comprends mal une telle hargne et une telle violence verbale contre un personnage de fiction. Comment un critique peut-il qualifier de « mal torché » un roman uniquement par son aversion de ce personnage féminin et de ses amours ?

Comme on le voit, il ne s'agit aucunement d'une critique fondée sur les paramètres littéraires. Quant au roman, votre chronique n'en parle pas. Elle règle ses comptes avec Sarah. Un critique devrait se pencher habituellement sur les qualités littéraires du roman ou l'absence de celles-ci, sur l'écriture, le langage, le style, la structure, la narration, la technique romanesque, et j'en passe. Rien de tout cela.

Vous dites que « tous ces hommes et ces femmes du roman

LE FELIN

NIJINSKY, L'INVENTION DE LA DANSE
Anna-Maria Turi
270 pages
29 illustrations — 27,95\$

Tous les amoureux de la Belle Époque, de la danse, tous ceux que les destins exceptionnels attirent, se passionneront pour cet ouvrage sur le prodigieux NIJINSKY.

SIMONE WEIL, UNE FEMME ABSOLUE
Gabriella Fiori
245 pages,
38 illustrations — 25,95\$

Un remarquable essai sur la pensée et sur l'oeuvre de Simone Weil. L'itinéraire spirituel et intellectuel d'une génération qui a marqué le siècle.

DICTIONNAIRE DES ARTS MARTIAUX
Louis Frédéric
380 pages,
200 illustrations — 49,50\$

Une véritable initiation à l'ensemble des arts martiaux japonais et asiatiques. Ce livre concerne non seulement les pratiquants de karaté, d'aïkido, de judo etc., mais aussi tous ceux qui s'intéressent au Japon et à ses traditions.

Éditions du Félin/Diffusion Raffin
7870 Fleuricourt St-Léonard, Qué. H1R 2L3

NOUVEAUTÉS

Seigneur, je sais bien que tu m'aimes
Jules Beaulac
312 pages 15,95\$

Nous serons toujours des témoins émerveillés de la tendresse de Dieu envers les pêcheurs. Dieu nous aime bien au-delà de nos péchés et son amour demeurera toujours d'actualité. Le Seigneur compte sur nous pour que nous devenions davantage des signes vivants de son amour particulièrement envers nos « amis les pêcheurs ».

L'Église mystère de communion
L'ecclésiologie dans l'oeuvre de Henri de Lubac
Marc Pelchat
400 p. 17,95\$

L'activité intellectuelle de Henri de Lubac s'inscrit dans le mouvement théologique contemporain qui a fortement contribué à préparer Vatican II. À partir de l'oeuvre du célèbre théologien jésuite, ce livre présente une réflexion ecclésiologique fondamentale et une réflexion axée sur le modèle de la communion qui prévaut dans l'ecclésiologie actuelle. Cette manière d'envisager l'ecclésiologie se révèle féconde et elle peut contribuer utilement au renouveau ecclésial encore aujourd'hui.

L'Église mystère de communion
L'ecclésiologie dans l'oeuvre de Henri de Lubac

En vente chez votre libraire habituel

ÉDITIONS PAULINES
3965, boul. Henri-Bourassa est
Montréal, Qc. H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341

LES ONDES LITTÉRAIRES

TELEVISION

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

Au réseau français de **Radio-Canada**, dimanche à 13 h : *Rencontres*. Marcel Brisebois reçoit le père A.-Marcel Henry, ex-directeur de la revue *La Vie spirituelle* et auteur de *Vivre et combattre la pauvreté* (éd. du Cerf).

Radio-Canada, dimanche à 13 h 30 : *Propos et confidences*. Reprise d'une entrevue avec la regrettée Marguerite Yourcenar (1ère de quatre émissions).

Radio-Canada, le mardi à 13 h 15, l'émission Au jour le jour présente une chronique sur les livres tous les deux mardis.

TVFO (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. Sous le thème de « portraits-souvenirs », Bernard Pivrot reçoit Frédéric Vitoux, Jacques Brosse, Charles Ronsac, Marie-Josèphe Guers et Roger Stéphane. (Reprise le dimanche 5 juin à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

Radio-Canada, dans la première heure de *Présent dimanche*, dès 09 h, on présente « le livre de la semaine » : *Voyages dans vingt ans de guérillas*, de Gérard Chaliand (Boréal/Aube).

Radio-Canada, du lundi au vendredi, *aux Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

RADIO FM

CFMX (Sherbrooke), dimanche à 21 h : *Textes*, émission produite par CFLX et présentée par les Écrits des Forges. Yves Boisvert lit des extraits de l'oeuvre de Roger Des Roches (*Herbes rouges*). (L'émission est également diffusée sur **CKRL-FM**, Québec, dimanche à 21 h 30, et sur **CIBL-FM**, Montréal, lundi à 17 h 30.)

Radio-Canada, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

Radio-Canada, lundi à 17 h : *Latitudes*. Dans le cadre de la série « Israël à 40 ans », Victor Teboul reçoit l'écrivain Albert Memmi.

Radio-Canada, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chassay (fiction) et Roch Poisson (revues).

Radio-Canada, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupart (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

Radio-Centre-Ville, mercredi à 16 h : *Paragraphe*. Danielle Roger reçoit un écrivain.

Radio-Canada, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Francine D'Amour.

Radio-Canada, mercredi à 22 h : *Littératures*. Dans la série « Les biographies », l'invité de Denise Bombardier est Raymond Castans (11e de 21 émissions).

Radio-McGill (CKUT, 90.3), jeudi à 14 h : *La Passion de l'écriture*. Paul-Gabriel Dulac reçoit le romancier Pierre Gobeil.

Radio-Canada, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. Claude Lévesque s'entretient avec André Brochu au sujet du livre *La Visée critique* (Boréal).

Radio-Canada, vendredi à 22 h : *Trajets et recherches*. Claude Lévesque s'entretient avec notre collaborateur Naïm Kattan.

— M.M.

Saisie et traitement de textes •
saisie et traitement de données •
typographie et mise en pages •
création graphique • impression
au laser • scanner

MacGRAPH
SERVICE COMPLET
D'ÉDITION ÉLECTRONIQUE

5450, Côte-des-Neiges, suite 122 • 731-2348

MANGER MIEUX - C'EST MEILLEUR

PARTICIPATION

L'insoutenable lucidité d'une grande culture

ET VOILÀ QUE LA VIE FAIT NAUFRAGE
Léon-Gérald Ferland
Montréal, Guérin littérature
1988, 193 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

« CE SOIR-LÀ, un soir de flotte, je compris le tyrannique pouvoir de la presse et de ses scribes, et ce même

s'ils noircissent le cahier C de leur canard. Et je me mis à l'étude de mes propres feuillets, redoutant la charge rageuse, rêvant à mes personnages — anéantis. Encornés par un aigu m'as-tu-lu ! » Habile auteur qui pare d'avance les coups qu'on pourrait lui porter.

Le pouvoir de la presse est ici malheureusement négligeable et c'est grand dommage. J'aimerais faire grand fracas du plaisir que m'a procuré le roman de Léon-Gérald Ferland, mais je sais bien la vanité de mes excès d'enthousiasme. La preuve ? L'an dernier, je me suis em-

ballé pour *Un jour à Vaudor*, de Jacques Rioux, également finaliste du prix Guérin. Je n'ai pas depuis rencontré un seul lecteur qui m'ait parlé de ce roman que, rétrospectivement, je préfère encore à *Et voilà que la vie fait naufrage*, avec lequel il n'est pas sans parenté.

Georges, le héros-narrateur, est professeur de sémiotique à l'université (comme Umberto Eco, tiens !...). Dans la quarantaine avancée, il a « résolu de consigner un meurtre parfait, le meurtre par excellence ». Il en fera donc un roman policier. L'auteur nous montrera dès

les premières pages qu'il maîtrise parfaitement les règles du genre. Nous aurons même droit à un *party* de Noël dans une riche résidence du Maine, digne des meilleurs moments d'Hercule Poirot à qui Agatha Christie aimait bien offrir ces élégantes confrontations de salon. L'atmosphère est tout à fait fin-de-siècle. Aux toutes premières lignes, Georges nous informe de son intention de liquider sa femme, Aline. Il passera tout le roman à chercher la manière la plus efficace de le faire et se trouvera réduit à en faire autant pour son propre frère. Ce qui n'empê-

chera pas d'autres meurtres de femmes avec qui il a eu des accointances. Après nous avoir bien montré qu'il sait tirer toutes les ficelles pour satisfaire aux amateurs de *whodunit*, l'auteur s'en désintéresse un peu pour nous emmener philosopher à l'aventure dans le monde du square Saint-Louis qu'il habite, côté jardin avec sa femme, côté cour avec les péripatéticiennes qui l'entraînent dans leur manège. « Une libido en cale sèche, écrit-il, et voilà que la vie fait naufrage. » Côté cour, il y a aussi Mme Hatzekalan, fabuleuse voyante d'origine slave, qui permet à la narration des embarcées dans l'histoire de ce siècle qui s'achève. Georges est un assassin sympathique. Tout le tissu de sa vie est fait de ses lectures, de sa passion de l'art, de questions à poser et des mots qu'il faut trouver pour ce faire. C'est ce qui m'a absolument séduit dans ce roman, à moi qui suis amateur modéré de polars.

Car les autres personnages, pourtant bien campés, resteront pour le lecteur à une saine distance d'humour, que certains appelleront cynisme. Le narrateur le veut ainsi et nous entraîne dans les plus exquises et illicites escapades (il dit bien que le mot « cocotte » ne brûle pas), ne s'occupant plus que de retracer en réflexion son propre portrait. Il ne se gêne pas, d'ailleurs, pour faire des clin d'oeil à son lecteur. Facile de se faire le complice de cet homme de goût, d'esprit et de culture haut de gamme. Notre narrateur-héros-professeur-écrivain-assassin est homme de livres, de mots, mais aussi de regard : la peinture oui, mais aussi les décors et la texture des lieux, les jeux des corps et les tissus dont ils se drapent ou qu'ils écartent, et les ob-



LÉON-GÉRALD FERLAND.

jets dont ils s'entourent. C'est un esprit brillant, une splendide machine à penser, sans componction, cultivant une saine dérision. Le narrateur parle de *sotie* à propos de ce qu'il écrit. Il s'adresse au lecteur qui aime bien jongler avec les idées. Les personnages, dans les dialogues et les détours de la narration, obéissent à une certaine maïeutique : le professeur se chatouille les sens et la matière grise. Au point qu'il en délaisse un peu l'intrigue vers la fin du roman comme si, malgré son cynisme élégant, il n'arrivait pas à se débarrasser de ses personnages qui lui ont si bien permis de nous entraîner dans les arcanes de sa vaste culture. Les vrais amateurs de romans policiers en demandent-ils tant ?

Quand la réalité dépasse la fiction...

UN AMOUR COMME LE NÔTRE
Monique Larouche-Thibault
Montréal, Libre Expression
1988, 163 pages

ALICE PARIZEAU

CHAQUE JOUR, des livres paraissent et, dans cette merveilleuse abondance, il faut bien faire des choix, ou encore se passionner pour une époque en particulier, un auteur bien-aimé, ou un sujet spécifique. Ceci dit, peu importe votre principal intérêt en matière de lecture, n'oubliez pas de vous procurer le petit volume de Monique Larouche-Thibault, *Un amour comme le nôtre*.

C'est un texte dépouillé et absolument unique, un chant d'amour aussi beau que ceux des grands classiques et pourtant l'histoire toute simple d'une femme qui aime un homme, un certain Marc, doté d'un sens de l'humour exceptionnel. Avec ces éléments-là, ingrédients galvaudés depuis des décennies, un couple, légitime par-dessus le marché, ce qui est bien le comble, parvient à se battre contre la maladie et l'infirmité pendant 30 ans, sans jamais abdiquer, déchoir, trahir et maudire cette existence qui ne débouche sur aucune possibilité de guérison.

Monique Larouche-Thibault le raconte dans son style léger où, avec un rare bonheur, elle parvient à éviter le genre mélo, si agaçant dans certaines autobiographies où l'on veut absolument prouver, au nom de la « nouvelle morale » qui ressemble à la « nouvelle cuisine », dans ce sens qu'elle est dure à avaler et se déprécie vite, qu'il est préférable d'être malade et courageuse que bien portant et égoïste. Elle refuse de magnifier la souffrance, ne se présente pas comme une victime, bien qu'il soit très difficile de se déplacer dans un fauteuil roulant, d'avoir mal et de savoir que la sclérose en plaques est une maladie incurable !

En fait, Monique Larouche-Thibault parle surtout de l'autre, de celui qui l'aime et qu'elle aime, de Marc qui, depuis 30 ans, lui donne le goût de vivre et parvient à la persuader que malgré tout ils sont en train de réussir leur existence commune. Ils élèvent leurs enfants, ont des amis, se réjouissent du rythme des saisons et surmontent les épreuves quotidiennes mieux que bien des gens en parfaite santé. C'est insensé, ils s'aiment à un point tel que chaque moment qu'ils passent ensemble a une saveur unique. C'est presque trop beau pour être vrai et on comprend la femme qui écrit :

« Marc, il pouvait me dire cent fois "Je t'aime !", mais s'il ratait de me le dire une cent-unième fois, s'il ne le répétait pas, avec force, une cent-unième fois, j'étais dévastée... il ne m'aimait plus ! »

Et puis, il y a cette merveilleuse réponse de l'homme, grand, solide, séduisant avec sa crinière qui blanchit : « Chère idiote. » À lire les confessions de Monique Larouche-Thibault, ou plutôt l'histoire de son existence avec Marc, son mari, on découvre qu'il n'est pas indispensable de mourir comme Roméo et Juliette pour vivre pleinement un grand amour, qu'il n'est pas indispensable de tricher, de mentir, de changer de partenaire et de chercher, que le complexe de Faust, finalement, détourné à d'autres fins se passe fort bien de Méfisto. Car, pour aider Monique, Marc se doit d'être jeune, sé-

duisant, fort, pressé et galant...

Comment donc un homme peut-il apporter autant de bonheur à une femme infirme, faire les courses, se charger de petits détails quotidiens qui dévorent le temps et gagner assez pour que son petit monde puisse avoir une maison, un jardin et des vacances au bord de la mer ? Eh bien ! Marc est parvenu non seulement à accomplir ce tour de force, mais encore à faire une très brillante carrière !

C'est ainsi que la réalité dépasse la fiction dans l'histoire de cet amour de Monique Larouche-Thibault et de Marc Thibault qui est à ce point belle qu'on ne peut s'empêcher de songer, en refermant le livre, que les plus grands romanciers d'hier et d'aujourd'hui n'ont jamais réussi à inventer des personnages aussi merveilleux et à les rendre crédibles.

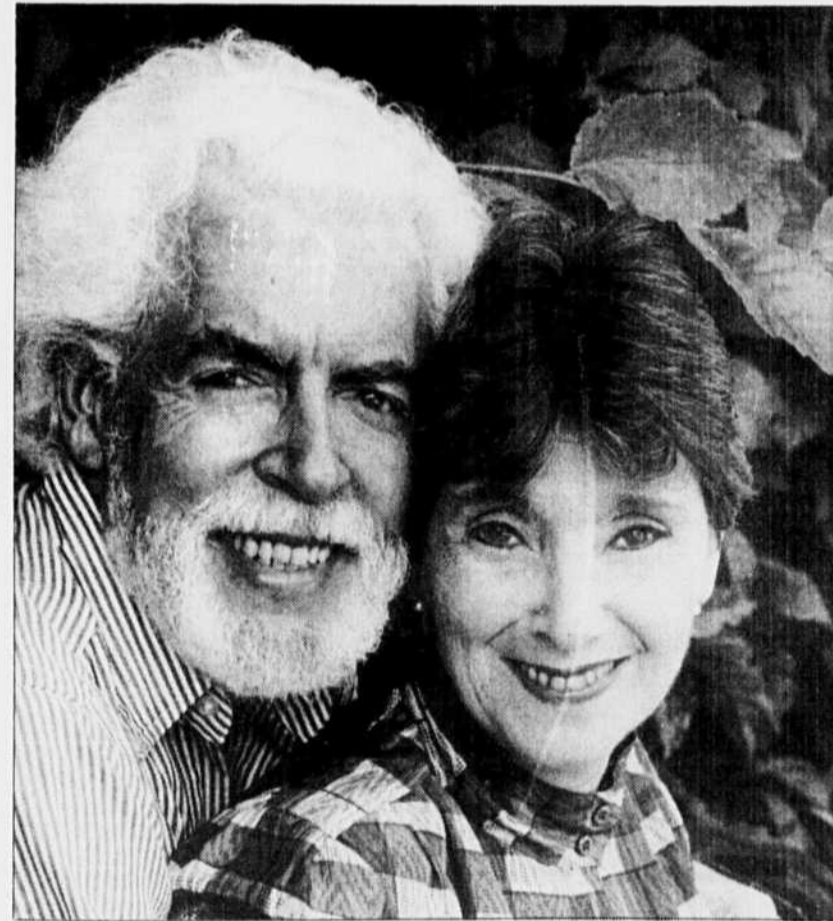


Photo Mia & Klaus/Libre Expression

L'auteur, MONIQUE LAROUCHE-THIBAUT, et son mari Marc Thibault.

COURRIER

Des extraits « raisonnables »

Lettre adressée à Guy Ferland.

DANS votre article « La guerre des textes n'aura pas lieu » (LE PLAISIR DES LIVRES du 7 mai), je lis : « L'Uneq demande, de son côté, que les auteurs soient mieux protégés et qu'ils soient payés pour l'utilisation de leur oeuvre... » Cela est tout à fait juste et reflète fidèlement notre position. Vous ajoutez, toutefois, pour terminer la phrase : «... aussitôt que la reproduction dépasse 10 % du document ou 25 pages », ce qui est beaucoup moins vrai.

En effet, ce 10 % ou 25 pages fait référence à l'entente concernant la photocopie dans le milieu scolaire québécois. Cette entente entre l'Uneq et le gouvernement québécois autorise les maisons d'enseignement à photocopier

10 % ou 25 pages des œuvres des titulaires de droit que nous représentons sans qu'elles aient à demander l'autorisation chaque fois. Mais elles ont des règles à suivre, et le gouvernement du Québec verse \$ 1 million annuellement en paiement des photocopies ainsi autorisées.

En résumé, toute utilisation d'une œuvre qui n'est pas permise par la loi devrait idéalement impliquer le versement de compensations aux ayants droit. La loi actuelle ne permet, entre autres, que la reproduction d'extraits raisonnables pour fins de critique ou de recherche privée; nous ne croyons pas pertinent d'inclure dans la future loi de nouvelles exceptions qui affaibliraient la position de titulaires de droit.

— YVES LÉGARÉ
directeur général,
Union des écrivains québécois,
Montréal, le 18 mai.

Chez votre libraire
du 28 mai au 13 juin

La Quinzaine de la Pléiade et l'Album Chateaubriand



Cette année, à l'occasion de la 31^e Quinzaine de la Pléiade, les éditions Gallimard viennent de publier un album consacré à François-René de Chateaubriand. Cet album de 360 pages illustrées de 457 documents sera offert gratuitement avec l'achat de 3 volumes de la Pléiade.

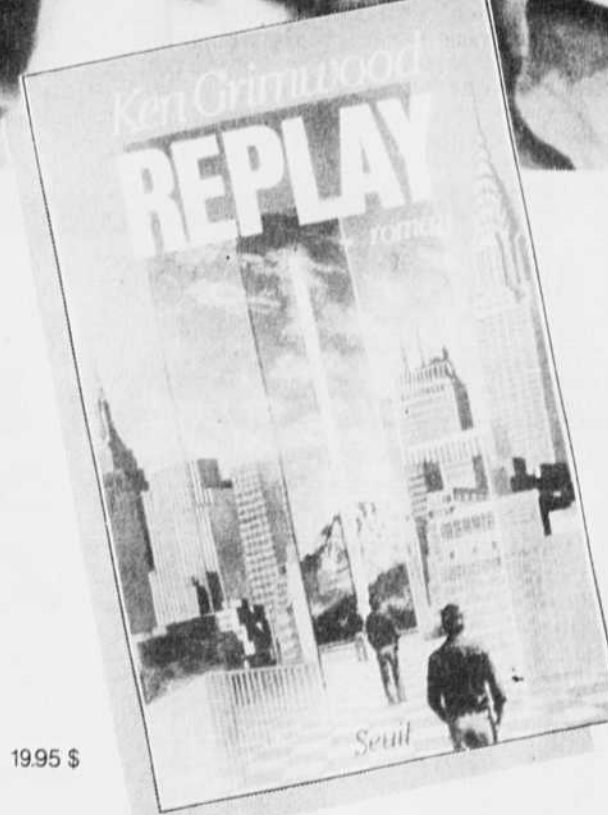
Qui mieux que Jean d'Ormesson, romancier, journaliste et biographe de Chateaubriand aurait pu évoquer pour les lecteurs de la Pléiade, en des pages brillantes et émouvantes, la carrière littéraire, politique et amoureuse de celui que ses contemporains se plaisaient à appeler « le Vicomte ».



Nouveauté: André Breton ŒUVRES POÉTIQUES, I

Comprend: *Mont de piété, Alentours I, Inédits I, Les champs magnétiques, S'il vous plaît, Vous m'oublierez, Clair de terre, Les pas perdus, Manifeste du surréalisme, Poisson soluble, Alentours II, Inédits II, Nadja, Ralentir travaux, Second manifeste du surréalisme, L'immaculée conception, Alentours III, Inédits III.* Chronologie, Bibliographie, Notices, notes et variantes. 1798p. — 115,00\$

KEN GRIMWOOD



1995 \$

Provocateur et plein d'humour, ce roman qui spéculé allègrement sur le temps offre quelques effrayantes réponses à quiconque a jamais rêvé de rejouer sa vie. De quoi refroidir les fantasmes des replays éventuels.

Editions du Seuil

M O N I Q U E D E G R A M O N T

Avec son premier roman: *La Clé de Fa*, Monique de Gramont nous offre un récit poétique et troublant sur la famille, le rêve et les angoisses enfantines.

La Clé de Fa

Ce court roman d'été nous livre la singulière et fascinante histoire d'un enfant qui cherche à cicatrifier les blessures cuisantes de son enfance... *La Clé de Fa*: un roman d'où s'élève la petite musique triste d'une enfance troublée par une fausse note amoureuse.



294 pages,
21,95 \$

L'absurde dans les mots

LES FANTÔMES DE BUENOS AIRES
Lawrence Thornton
traduit de l'américain
par Béatrice Vienne
Paris, Flammarion
coll. « Rue Racine »
1988, 304 pages

LETTRES AMÉRICAINES

MARIE JOSÉ THÉRIAU

À BUENOS AIRES, tandis que les militaires pillent, enlèvent, violent, torturent et assassinent, tandis que

des hommes, des femmes et même des enfants disparaissent tous les jours sans laisser de traces, des mères défilent muettement sur la plaza de Mayo, à deux pas de la Casa-Rosada, siège du gouvernement. Sur les écriteaux qu'elles portent sont agrafées des photos, sont inscrits des noms et des phrases : « Où est Rubén Macías ? Où est Julia Obregon ? Où avez-vous emmené ma fille et mon petit-fils ? » Mais elles n'obtiennent de réponse ni de la Casa-Rosada ni d'ailleurs.

Ca, c'est l'histoire. La vraie. Mais on oublie tout si tôt, si vite. Les disparus d'Argentine ont besoin de mots, réels ou fictifs, pour que retentisse encore l'horreur de ce qu'ils ont

subi. Les épitaphes tracées sur les pancartes continuent de pleurer l'angoisse des mères, que le silence autrement étoufferait. Ramuz disait : « Je vois qu'ils ont bâti la ville, mais encore faut-il que quelqu'un vienne dire qu'elle est bâtie, sans quoi la ville n'est pas bâtie. » (1) Toute mémoire est dans le mot.

Sur un fond de terrible vérité historique, Lawrence Thornton a tissé un roman de magie et de réalisme qui redonne vie aux mères de la plaza de Mayo, silencieuses sous le fichu blanc de la rage et de la douleur ; aux femmes et aux fillettes violées et engrossées par des généraux qui rentrent ensuite tranquillement chez eux, le soir, et soupent avec leur famille ; aux « disparus » mourant sous verrou dans des entrepôts de La Boca, dans quelque estancia isolée de la pampa, ou dans la terrifiante structure chaalée, nue et austère de l'École de mécanique navale.

Lorsque Carlos Rueda, le principal dramaturge du Théâtre national des enfants d'Argentine, découvre qu'on lui a pris sa femme, une journaliste, l'horreur descend en lui. Dans sa recherche désespérée pour retracer Cecilia, il commence à être visité par des images, des scènes, qui prennent de la force et de l'ampleur. Lui, homme de métaphores, se met à « voir », à rêver, dans une chronologie incertaine, le sort des disparus. On vient de partout pour solliciter ses visions, pour retrouver qui une fille, qui un mari, qui un père. Parfois, on ne sait si, guidés par Carlos qui entretient avec eux une correspondance muette, certains d'entre eux reviennent. Dans d'autres cas, Carlos ne peut rien de plus que raconter leurs tortures et leur mort. Calé dans un fauteuil de son jardin, les yeux levés vers les feuilles d'un arbre, il récite ce qu'il voit, semblant puiser dans ce qu'il sait déjà, comme un officier dirait par cœur une prière. Parallèlement, Cecilia — dont il poursuit le « mirage » sans relâche, souvent confusément — écrit mentalement sa propre histoire, qui est aussi celle de l'Argentine. Journaliste qui ne retient rien sans notes, la voilà contrainte d'écrire sans stylo dans la chambre où on la garde en-



Photo Flammarion
LAWRENCE THORNTON.

fermée. « [...] elle s'est concentrée sur chaque mot, s'efforçant de l'imprimer dans sa mémoire. » En vain. Un jour, cependant, elle s'aperçoit que les motifs tourbillonnants tracés dans le plâtre du mur lui offrent un véritable index. « Elle pouvait assigner à chaque motif un paragraphe, en commençant par le coin en haut à gauche du mur en face de son lit. Quand ce mur-là serait plein, il y aurait toujours les autres, et ensuite elle était certaine de pouvoir utiliser comme aide-mémoire le plancher, les fenêtres et même les meubles. »

Dans le roman de Thornton, le pouvoir des mots est un pouvoir de vie. Ce n'est pas sans motif que ce Californien, essayiste et professeur d'anglais, a mis en exergue des vers de Wallace Stevens où il est question de la transformation des choses par la récitation (verbale ou musicale) qu'on en fait. Sans mots, tout, même les plus cruelles tortures, et jusqu'aux mères de la plaza de Mayo — qui défilent pourtant encore tous les jeudis — finiraient par sombrer dans l'abstraction et « le confort de l'oubli ».

Mais... si les mots sont le convoi de toute notre mémoire et de tous nos héritages, celui aussi de nos espoirs et de notre foi, ils ne donnent pas forcément un sens aux absurdités qu'ils ressuscitent.

(1) Cité par Jean-Pierre Monnier dans *Écrire en Suisse romande entre le ciel et la nuit*, Lausanne, éditions Bertil Galland, 1979, p. 63.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

JE

La Tentation autobiographique, collectif, édition préparée par Pierre Morency, l'Hexagone, 184 pages.

CE VOLUME regroupe les communications de la 14e Rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Québec du 19 au 22 avril 1986. Quinze écrivains, de neuf pays différents, réfléchissent sur les mots : tentation, autobiographie, personnage, imaginaire, temps, confession, aveu, mémoire, identité, etc. Pour ce qui est de la participation québécoise, on trouve des textes de Madeleine Ouellette-Michalska, Nicole Brossard, Elisabeth Vonarburg, Micheline La France, Lucien Francoeur, Jean-Yves Collette et Madeleine Gagnon.

AMOUR

Écrire l'amour, collectif, édition préparée par Pierre Morency, l'Hexagone, 156 pages.

CE VOLUME regroupe les communications de la 15e Rencontre québécoise internationale des écrivains tenue à Montréal du 25 au 28 avril 1987. Quinze écrivains, de huit pays différents, s'interrogent sur l'écriture et l'amour et l'amour de l'écriture. Entre réel et fiction, entre érotisme et passion, écrire l'amour, c'est toujours parler de soi à l'autre. Pour ce qui est de la participation des écrivains québécois, on remarque des textes de Jacques Folch-Ribas, Madeleine Gagnon, André Ricard, Lise Harou et Micheline La France.

PAIX

Simonne Monet-Chartrand, en collaboration avec Carmen Villamaire, L'Espoir et le défi de la paix, Guérin littérature, 202 pages.

CET OUVRAGE, publié pour commémorer l'année internationale de la Paix (1986), rassemble des textes soigneusement sélectionnés qui font état des diverses activités entourant cette année de paix.

ENFANCE

Raymond Hétu, *Pour guérir de l'ombre et du blason*

Fugues pour un cheval et un piano



vib éditeur



mal de mère, VLB éditeur, 116 pages.

CE RÉCIT dur, difficile à avaler, raconte l'histoire d'un enfant maltraité par sa mère, une quête d'amour avortée à la naissance. Une longue cicatrisation a été nécessaire à l'auteur pour accepter son enfance et découvrir pleinement son autonomie. Sans tomber dans le pathos facile, dans le misérabilisme, l'auteur sait tirer des leçons de son expérience qui serviront à plus d'un. « Je découvre la fragilité en moi comme une ressource et non plus comme une faiblesse qu'il faut dissimuler pour éviter les blessures. » Il faut sortir d'un long tunnel pour arriver à s'accepter comme cela dans ses points les plus faibles.

PÈRE ET FILS

Hervé Dupuis, *Fugues pour un cheval et un piano*, VLB éditeur, théâtre, 105 pages.

TIRONS de la préface de Robert Lalonde les quelques lignes qui suivent pour résumer l'esprit de cette pièce qui a été jouée récemment au théâtre d'aujourd'hui : « Mon fils, mor amour... » Ce sont des mots qu'un père doit, un jour, pouvoir prononcer ou taire. Le tragique, dans tout ça, serait que le corps s'en mêle ? Ou, plutôt, que le cœur s'étouffe et se ferme comme le cœur de l'amant bafoûé ? Pères anciens, silencieux et fermés, père modernes, volubiles et fermés : pères obsédés. Fils anciens, obéissants et révoltés, fils modernes, autonomes et révoltés : fils obsédés. Il n'y a, ici, que ça. À pleine voix ou en silence. Et ce sont toujours des cris qu'on entend. Mais on ne peut pas encore y répondre. À peine peut-on les écouter...

POÉSIE

Pierre Boutang, *Art poétique, La Table ronde*, 251 pages.

LA POÉSIE et la traduction sont-elles antinomiques ? Pour l'auteur, il est plus assuré que l'on puisse traduire la poésie que la prose. Pour étayer son argumentation, Boutang fait intervenir Platon et Aristote. Il expose, après la théorie, ses propres traductions : de l'Éclésiaste à Rilke, en passant par Sophocle, Shakespeare, Goethe et Poe.

Chair à fiction

PRIÈRES EXAUCÉES

Truman Capote
traduit de l'américain
par M.-O. Fortier-Masek
Paris, Grasset, 1988, 257 pages

MONIQUE LARUE

LONGTEMPS après avoir lu les trois chapitres de ce qui devait être, selon son auteur, la *Recherche du temps perdu* de l'aristocratie du 20e siècle, vous regarderez la photo de Capote sur la jaquette, ses yeux d'oiseau, l'énigmatique détermination qui se lit sur son visage. Vous vous demanderez s'il détestait plus qu'il n'admiraient le « jet-set » qu'il fréquentait : n'en fit-il pas la chair vivante de ce livre à clefs, pour lequel il obtint des la-values fameux, et devant lequel il recula, en détestant sans doute plusieurs pages avant de mourir ?

Vous vous souviendrez toujours de Kate McCloud, une troublante rousse qui vit dans un appartement donnant sur la place Vendôme à Paris, et du général portrait qu'en dresse Capote. De Miss Virginia Self, entremetteuse sur la 42e Rue, qui négocie à la pièce les services de P. B. Jones, le narrateur, « bâtard né à Saint-Louis, élevé dans un orphelinat catholique jusqu'à l'âge de quinze ans », puis devenu masseur à Miami.

Monté à New York pour y tenter sa chance comme écrivain, P. B. Jones se prostitue sans vergogne pour survivre, mais jamais ne s'abaisse à sauver les « monstres à l'état pur » que sont ses personnages, en faisant de la « littérature ». Sans respecter les règles de ce jeu d'escrocs, P. B. Jones utilisera Miss Langman, éditrice toute-puissante auprès des « pérorateurs qui fleurissent le mois mais ont peu d'influence et respect académiques », tout comme Salinger ou Samuel Beckett, dans ces chapitres non pas vrais, mais « réellement vrais », qui valent à Capote, lors de leur pré-publication dans *Esquire*, d'être mis au ban de la microsociété où il avait cherché, comme d'autres l'or, « l'espèce à l'état pur ».

Au restaurant *La Côte basque*, il écoute le « duo coquin » d'amies mondaines, et regarde défilier Jacqueline Kennedy et l'aristocratie financière internationale. L'arrivée d'une femme « tout de noir vêtue, chapeau à voilette, tailleur noir Mainbocher, sac de croco noir », accompagnée d'un prêtre, crée dans la salle à manger un remous que même la célèbre veuve ne suscite pas : Mrs Hopkins, lui chuchotent ses commen-

sales, est une meurtrière. Elle a descendu son mari à travers la porte de la douche. Connue, pour des raisons que la décence ne permet pas d'expliquer ici, sous le nom de Madame Marmelade, elle doit à une belle-famille omnipotente d'avoir échappé à la Justice.

Tout est dans la mise en scène de ces ragots, dans la plume diabolique qui ne garde, des propos de comère, que le détail qui scandalise. Le ressort secret de la fiction, la curiosité bête du voyeur, a tôt fait de ramener le lecteur, lui aussi, à sa condition de « monstre à l'état pur ». Les potins sont, en un sens, plus forts que toute fiction inventée.

Et si Truman Capote est un écrivain stupéfiant, c'est que son écriture découle d'une esthétique. Au bon endroit, au bon moment, il a fait avancer d'un cran la question de la vérité dans le roman. Si Proust n'avait pas, dit P. B. Jones, « transposé les sexes, modifié les événements et les identités, [...] il aurait sans doute mieux valu ». Truman Capote, l'homme qui ne ment pas, relève, avec ce « roman non-fiction », l'incroyable défi qu'il pose à la littérature. Il pousse un genre au-delà des limites convenues.

Mais de quoi parle-t-il?

DISCOURS DE L'OMBRE ET DU BLASON
ou *Du lecteur et de l'écrivain considérés comme déments*
Giorgio Manganelli
traduit de l'italien
par Danièle Van de Velde
Paris, Seuil
coll. « Fiction & cie » n° 94
1987, 218 pages

LETTRES ÉTRANGÈRES

JEAN CHAPDELAIN GAGNON

ENFANT, il m'est arrivé, en lisant, d'avoir l'impression troublante d'être moi-même un personnage de roman parcouru par quelque lecteur invisible, inconnaisable. En somme, de me laisser porter par mon imagination, comme tout être humain tant qu'il n'a pas perdu la capacité de s'émerveiller, de croire aux contes et aux fables.

Et pourtant, n'est-ce pas ce qui, en quelque sorte, m'arrive réellement aujourd'hui ? Puisque, alors même que vous lisez cette recension, vous n'avez de moi d'autre image que celle des mots qui s'additionnent sur le journal. Je n'ai, pour vous, d'autre existence que celle que me donnent les mots sur une feuille que demain, peut-être même aujourd'hui, vous jetterez au panier.

Pourquoi ce long préambule intrigant ? demanderez-vous. C'est que, tout simplement, l'auteur du livre dont je devrais vous parler m'interdit de le faire : « que par ailleurs quel'un pense pouvoir lire pour le compte d'autrui, c'est un signe des temps, un présage de la fin du monde » (p. 147) ; « la littérature n'est rien d'autre que l'art de se rendre conscient de l'inexistence du livre en tant qu'objet lisible » (p. 149) ; « le lecteur du premier degré [le commentateur, par exemple — et c'est mon cas] ne peut parler du livre qu'il a lu qu'à une seule condition : être d'une absolue mauvaise foi » (p. 149). Et maintenant, comprenez-

vous mes hésitations ?

Heureusement, l'auteur m'offre ailleurs une porte de sortie, ou plutôt d'entrée en matière : « Le chroniqueur littéraire a toujours été fou, il le sera toujours » (p. 19). Va donc pour la folie — ou la douce démence, en d'autres mots la littérature, premier et seul sujet du *Discours de l'ombre et du blason*.

Lors d'une première lecture, je m'étais arrêté à la page 102 avec l'impression de tourner en rond, d'être dupé, de n'avoir à me mettre sous la dent, ou sous les yeux, que des phrases amusantes certes, mais souvent creuses. Reprenant ma lecture quelques semaines plus tard, j'ai été aspiré ou je me suis laissé enfin porter par les mots et par le rire de Manganelli. Et quel rire ! Pas si fou, après tout, loin de là. Pourquoi, en effet, cette manie que nous avons de vouloir tout comprendre rationnellement, quand l'irrationnel ou le soi-disant obscur donne à l'oeuvre son sens, sa gratuité, son irréductible plénitude ?

Selon Manganelli, notre esprit ne saurait plus *vagabonder*, c'est-à-dire errer, être prêt à se tromper, à chercher la vérité jusque dans le mensonge et vice versa. Notre savoir serait désespérément triste et stérile. (Vous vous rappelez Nietzsche et... Dionysos ?) En somme, pour reprendre un mot d'un de nos grands poètes, Roland Giguère, Manganelli répète : « Pour aller plus loin, ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer. »

Voilà de quoi il est question dans ce non-livre. J'écris non-livre, parce que, comme tout le monde le sait, particulièrement les écrivains, « le livre n'existe pas » (p. 150). « Les fables, qui sont justement ce qui nous écrit (car nous sommes écrits), sont l'oeuvre des Mânes, l'ancêtre des ombres [...] : ombre elle aussi, c'est-à-dire la littérature, la maison de Pluton, bibliothèque de fumée » (p. 53).

Et puis, non. Vous n'y êtes pas, pas encore. Lisez plutôt vous-mêmes ce *Discours de l'ombre et du blason*, sans oublier que toutes ses pages « vous sont remises par un fool » (p. 215) !



Photo D.R./Le Seuil
GIORGIO MANGANELLI.

LES CAHIERS SPÉCIAUX DU DEVOIR

tombées publicitaires	parutions	thèmes
13 mai	20 mai	Rapports annuels
13 mai	28 mai	Vacances d'été Québec • Ontario • Maritimes
5 août	19 août	Éducation et qualité du français
31 août	17 sept.	Les professions
23 sept.	7 octobre	Informatique
5 octobre	22 octobre	Outaouais
14 octobre	29 octobre	Vacances d'hiver ski et soleil
8 nov.	12 nov.	Salon du Livre de Montréal
11 nov.	26 nov.	Spécial cadeaux

Pour informations ou réservations publicitaires (514) 842-9645

1988

Des bêtes et de l'âme

BÊTES

Federigo Tozzi
traduit de l'italien
par Nathalie Castagné
Paris, Rivages, 1988, 124 pages

JACQUES CROUSSET

CE PETIT livre est un bestiaire de l'âme, une suite de haïku un peu plus longs sans doute que ne l'exige la forme, mais précis, secs comme une pointe de silex. Il est composé d'une suite de très courts textes, rédigés, dirait-on, au fusain, que le passage d'une bête, à tout coup, vient traverser de tire-d'aile. Mais que l'on ne s'y trompe pas : les bêtes, dans ce quasi-poème agreste, n'occupent pas la place prédominante ; elles en sont seulement le prétexte, l'imagerie de base. C'est l'âme dont il est ici question, l'âme du narrateur : frustrée, agrie parfois, patageant dans la tristesse, un peu à la manière de Rollinat quand il parlait de ses « névroses ».

Mais Tozzi n'est pas un névrosé, loin de là. Il aime la nature, les animaux, s'attache au lent passage d'un nuage dans le ciel ; il épie aussi la vie de ses voisins, dont il ne déteste pas suivre le tracé, toujours le même, sur le sol àpre de sa ville natale, Sienne. Il y est né en 1883. Dans *Bêtes*, Sienne revient presque à chaque page, telle un leitmotiv empreint d'une langueur douceâtre.

« Je n'ai jamais eu beaucoup de temps pour aimer quelqu'un », dit-il. Pourtant, tout chez lui n'est qu'attente, recherche de l'autre. Il décrit les objets, avec une minutie de

moine, une minutie même de géomètre, mais ce qu'il vise, par-delà l'objet, c'est « le poème immense », le visage, par exemple, de sa fiancée, visage insaisissable. La matérialité de ses descriptions, au fond, n'est qu'un piège tendu à son âme.

La mort aussi l'habite. « Dans les bois je cherche l'arbre qui, taillé en cerceau, pourrira sous terre avec moi. » Ou encore : « Que de fois le froid de mon cadavre occupe mon âme ! » À 19 ans, déjà, il était persuadé qu'il n'en avait plus que pour quelques mois à vivre. Il saluait tout autour de lui, comme ces adolescents qui se préparent à « partir ». « Un vrai dire, il n'était pas tellement loin de la vérité, puisqu'il devait mourir très jeune, à l'âge de 37 ans. »

Moravia a dit de l'écriture de Tozzi qu'elle était « un existentialisme avant la lettre ». C'est une écriture, en effet, d'une ténuité extrême, une sorte d'être mathématique, et fondée sur une conscience, aiguë, très précise, du malheur. Mais pas le malheur pour le malheur. Un malheur lucide, cernable, dont on cherche les points d'ancrage dans la réalité. Chez Tozzi, le malheur, ou la tristesse comme il l'appelle, est une figure identifiable dans l'objet : il s'agit de le décrire, un point c'est tout.

Bêtes, en somme, est un livre douloureux, peut-être même angoissant à la limite, mais au lyrisme intense et d'une subtilité rare. On doit le lire comme on parcourrait une forêt la nuit : en s'étonnant du plus léger froissement d'ailes.

Claude Roy: ses minimales valent bien les maximales des autres

LA FLEUR DU TEMPS, 1983-1988
journal de Claude Roy
Paris, Gallimard, 1988, 349 pages

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

PLUS un écrivain nous importe, moins il est facile de dire pourquoi. Pourquoi nous l'aimons, l'admirons, ou mieux le préférons. Claude Roy, fort heureusement, devient secourable quand il écrit, dans *La Fleur du temps*, que « les écrivains sont une espèce curieuse dont l'activité consiste à se donner et à donner à leurs semblables de petits bonheurs en décrivant avec la plus minutieuse exactitude de grands malheurs ».

Dans *Permis de séjour*, son journal des années 1977-1982, l'auteur avait fait la preuve de ce qu'il soutient ici : « menacé » de se voir retirer ce fameux permis de séjour sur la terre (il fut opéré, avec succès, d'un cancer au poumon au début de l'été 1982), il avait tenu, avec un rare courage et une lucidité exemplaire, le journal de cette épreuve douloureuse. Il avait donc « décrit avec la plus minutieuse exactitude » ce grand malheur en procurant à ses lecteurs le « petit bonheur » d'un livre émouvant, tout baigné de poésie, semblable aux livres précédents de ce très grand écrivain.

Journaliste, poète, romancier, essayiste, Claude Roy cumule ces rôles, avec toujours une grande, une merveilleuse simplicité. Dans *La Fleur du temps*, il cède encore plus souvent qu'à l'ordinaire à la veine poétique. Lire les poèmes de Claude Roy, c'est se rassurer sur l'avenir de la limpidité considérée comme le summum de l'art. L'abscons, l'abstrus, l'amphigouri, caractéristiques, si l'on peut dire, d'une certaine poésie contemporaine, ce poète authentique s'y refusait toujours. Quand il se rappelle, par exemple, « le bon vieux temps », dans sa maison de campagne baptisée *Le Haut-Bout*, il ne craint pas d'évoquer « les fers à repasser (qui) chauffaient sur les ronds de la cuisinière à bois — qu'on ouvrait avec un crochet dans le trou du couvercle — et la repasseuse approchait le fer de sa joue — pour être sûre qu'il était de la bonne température ». Et c'est la première strophe d'un très beau poème.

Au travers des pages de son journal, où il nous conte sa vie, ses rencontres, ses promenades dans son quartier parisien, ses ressourcements dans la grande nature, son affection pour les êtres chers qui l'entourent, sans oublier les chats et les oiseaux, qui vont de concert et de

grande harmonie, dans les réflexions de Claude Roy, on trouve quelques aphorismes, eux aussi d'une exacte, d'une merveilleuse simplicité. Modeste, il les appelle des *minimales*, et non pas des maximales. Un éditeur, Gallimard ou un autre, pourrait en tirer les plus éloquentes des recueils. Qui pourraient devenir, pour de nouveaux lecteurs, des manuels précieux pour un nouvel art de vivre, sinon heureux, du moins paisiblement parmi ses semblables. « L'écran de télévision, écrit notamment celui qui est pourtant un grand communicateur, c'est le voile de Véronique à la portée de tous : les visages crient ce qu'ils sont, et surtout quand ils croient le cacher. » Et encore : « Ces grands penseurs politiques, prophètes, qui à force de prévoir ne voient plus rien. »

Ne pas confondre, lisant Claude Roy, simplicité et simplisme. Grand journaliste et grand voyageur, spécialiste de la Chine (ayant dénoncé avant tous les autres les erreurs de Mao devenu sénile), l'auteur de *La Fleur du temps* (quel joli titre, incidemment) nous offre un assez extraordinaire « carnet du Japon » rédigé en novembre 1986. Il faut dire, après Jean Cocteau, que « ce que le lecteur veut c'est se lire. En lisant ce qu'il approuve il pense qu'il pourrait l'avoir écrit ». « J'étais en vacances au Japon, en octobre 1986; le « carnet » de Claude Roy m'a donc ému de la façon dont Cocteau l'exprime en suggérant qu'on peut en vouloir au livre de prendre sa place, de dire ce qu'on n'a pas su dire... »

Il ne faut cependant pas croire que *La Fleur du temps* fait très large la place de l'exotisme. C'est, au bout du compte, dans ses allées et venues, de sa librairie à son marché du carrefour de Buci, en humant les bonnes odeurs, celles des vieux livres et des livres neufs, celles du café et de ce bon pain de campagne, du boullanger de la rue Dauphine, que Claude Roy est le plus vrai, le plus fraternel...

Lire *La Fleur du temps*, après avoir lu les tomes précédents du journal de Claude Roy (*Moi je, Nous, La Fin du compte*, et naturellement *Permis de séjour*) c'est retrouver le compagnon cultivé, charmeur, extrêmement habile à « raconter » ses amis, ceux qui l'ont quitté, hélas ! comme Vailland et Péric, comme la grande Simone Signoret, comme ceux qu'il a le bonheur de voir souvent, Milan Kundera et sa femme, entre bien d'autres; mais c'est surtout, c'est d'abord prendre à son compte la maxime — seul Claude Roy, trop modeste, ne commet que des *minimales* — de Moptesquieu, s'écriant qu'il « n'avait jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé... »

On a dit un jour que la bêtise, comme le bon sens, était la chose au monde la plus (ou la moins ?) bien partagée. On nous permettra de différer d'avis avec Claude Roy quand, dans une autre de ses *minimales*, il écrit : « Ma bêtise



CLAUDE ROY. Photo Ulf Andersen

ne me saute aux yeux qu'en me relisant... » en ajoutant toutefois, pour notre grand soulagement, « encore faut-il avoir écrit ». Souhaitons que nous puissions encore lire, dans les magazines, les hebdomadaires, mais surtout dans son inimitable et indispensable journal, ce compagnon précieux, cet humaniste de si bonne compagnie.

Enfants perdus

AU DÉBUT D'UN BEL ÉTÉ
Jacques Duquesne
Paris, Grasset, 1988, 272 pages

LETTRES FRANÇAISES

ODILE TREMBLAY

JE NE SAIS si Jacques Duquesne destinait volontairement *Au début d'un bel été* à des yeux d'adolescents, mais son roman aurait pu figurer en bonne place parmi les titres de la bibliothèque verte ou rose. Ce livre, écrit à la gloire de la jeunesse, lui emprunte et son langage et sa vision, si bien qu'il demeure confiné à l'intérieur de frontières trop étroites pour un lecteur averti. Tour à tour tendre, ludique, accusateur, l'auteur s'efforce pourtant d'y pénétrer un univers juvénile ballotté par les déchirements familiaux. Mais il a beau dénoncer une société d'adultes hermétique aux désarrois de ceux qu'elle a créés, son style trop léger, trop facile vient crever la surface du roman comme une bulle de savon, sans convaincre vraiment.

Figure centrale du récit, Jérôme est un admirateur de Victor Hugo, de Gavroche plus précisément, personnage qu'il a extrait des *Misérables* pour le transmuter en guide et en confident. Abandonné par sa mère, négligé par un père surmené, il s'iden-

tifie à son héros, met son courage à l'épreuve et fuit la maison paternelle à l'assaut de la liberté. Dans la rue, il trouvera Brendalynne, jeune nymphe déchirée par un passé d'errance, son chat Zarathoustra aux griffes protectrices, et Fiacre, un enfant de cinq ans semé par ses parents comme un petit Poucet. Tout le roman de Jacques Duquesne s'articule autour d'une quête, celle d'une famille pour le petit Fiacre, celle d'une tendresse perdue que deux adolescents en fuite voudront convertir en amour. Le quatuor arpente Paris chassé ou accueilli par des adultes plus ou moins compréhensifs et l'auteur ne se fait pas faute d'accumuler les exploits de ses protagonistes. Les jeunes déracinés et leur chat échappent, entre autres, à la police, consultent un marabout, se font héberger par une femme au visage rongé, assistent à l'arrestation d'un vendeur de drogue; le tout en moins de 24 heures. Malheureusement, l'amoncellement de ces péripéties fait basculer le roman du côté du récit d'aventure et limite sa portée.

Une Juliette déchaînée

STELLA CORFOU
Béatrix Beck
Paris, Grasset, 1988, 137 pages

RÉJANE BOUGÉ

NAÎTRE « Gilberte Sanpart », c'est ne pas avoir assez à attendre de la vie et surtout n'avoir rien à perdre. Mais il faut quand même un certain culot pour se projeter tous azimuts dans le firmament littéraire, la plume en délire, là où la circulation est intense, sous le pseudonyme de Stella Corfou et se déclarer narratrice. À tort ou à raison, l'étoile de Béatrix Beck me semblait filer dans un planétarium un peu défraîchi, astre un peu vieillot, recouvert d'une épaisse patine et d'une gloire un peu désuète : un Goncourt en 52 avec *Léon Morin, prêtre*, un titre à faire se terrer tous les matous de la planète, même par une nuit de pleine lune. Ce qui peinerait sûrement cette amoureuse des chats qui leur a consacré deux récits au cours d'une carrière qui en compte maintenant plus d'une dizaine.

Il serait vraiment dommage que, pour redorer son blason, elle doive, à l'instar de son personnage, changer un nom sonore, prometteur d'accoules bruyantes et chaleureuses, à l'image des phrases qu'elle fait claquer à toute vitesse dans ce court récit. Sans pouvoir vous dire l'âge de Béatrix Beck, je peux vous dire qu'elle sait parfois faire brasser la langue française à la manière du rocker Alain Bashung, un concentré d'argot en moins.

Certains s'étonneront. Non, ce roman ne donne pas dans la dentelle mais dans une superbe passementerie, et ce, même si les allitérations

sont nombreuses, parfois faciles. Autre stratégie alors. Béatrix Beck pourrait, comme cette Stella, étoile sombre qui prend son pied dans les cimetières, écrire des romans ordures : *Merde pour celui qui le lira, Classée X*. Des titres qui dénoteraient, selon moi, une appartenance trop soixante-huitarde pour lutter aux côtés des *Mourir m'enrhume* d'aujourd'hui (1).

Quant aux tendresses ordurières de cette Stella antiquaire aux puces Matabois, devenue ici une Juliette dévergondée, elle se contente d'en suffoquer son Roméo, pour l'instant chef du rayon bagagerie aux Galeries 2000, caché derrière le nom engageant d'Alexandre Leroy. « Et si on se tuait mon biquet ? », lui dirait-elle, balayant ainsi toute la tradition des dialogues des grands boulevards.

Il édita Sartre et Camus en anglais

LONDRES (AFP) — L'éditeur britannique Hamish Hamilton est décédé mardi à son domicile londonien à l'âge de 87 ans. Né le 15 novembre 1900 à Indianapolis (États-Unis) d'un père écossais et d'une mère américaine, Hamish Hamilton, après des études médicales et une inscription éphémère au Barreau de Londres, se lança très jeune dans l'édition.

Formé à Londres par Jonathan Cape, il prit en main en 1926 le bureau londonien des éditeurs new-yorkais Harper & Brothers avant de fonder en 1931 sa propre maison d'édition. Son premier *best-seller* fut le livre de W. Graham Robertson, *Time*

vards. Mais, comme toujours, semble-t-il, Juliette ne meurt pas la première. Le biquet y passera alors que la brebis récalcitrante, de la trempe de celles créées par F. Murr, lui survivra en toute horreur. À partir de là, Béatrix Beck se permet tous les raccourcis possibles. Tout juste si comme ce F. Murr, cet auteur de bandes dessinées, elle ne fait pas apparaître l'ange du temps à vélo dans le haut de ses pages. Des raccourcis qu'on peut aussi se permettre en rêve, me direz-vous. *Le Songe d'une nuit d'été ?* Pourquoi pas ! Tout le monde s'y met. Mais attention : Béatrix Beck réveille, elle, une Juliette déchaînée au langage truculent. Les Roméo n'ont qu'à bien se tenir.

(1) *Mourir m'enrhume*, Éric Chevillard, Paris, éditions de Minuit, 1988, 114 pages.

5000 exemplaires
vendus en trois semaines

GUIDE FRANÇOISE KAYLER DES BONS RESTAURANTS 1988



guérin littérature

200 pages — 9,95 \$

GUÉRIN LITTÉRATURE

Distributeur exclusif: Québec Livres

L'ESTAMPE AU QUÉBEC

L'estampe au Québec, 1900-1950 par Denis Martin, conservateur des dessins et estampes au Musée du Québec.

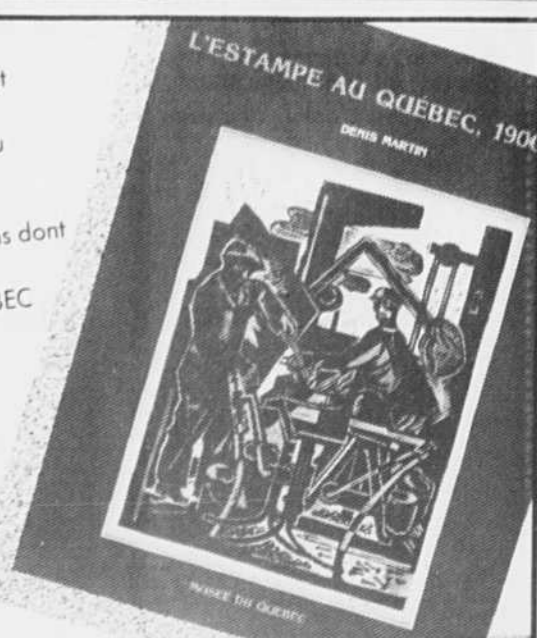
Tout sur les origines de l'art de la gravure au Québec, de Clarence Gagnon à Albert Dumouchel.

150 pages sur papier glacé, 140 illustrations dont 8 en couleurs. Prix: 29,95 \$.

UNE PUBLICATION DU MUSÉE DU QUÉBEC

Distributeur exclusif: FIDES
En vente dans toutes les librairies et au Musée du Québec où, du 28 avril au 3 juillet, a lieu une grande exposition sur ce thème.

MUSÉE DU QUÉBEC



Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 3 juin de 17h à 19h
Simonne Monet-Chartrand

MA VIE COMME RIVIÈRE

Tome 3

les éditions du remue-ménage

Mercredi 8 juin de 17h à 19h

Lancement

LES ADIEUX DU QUÉBEC À MARGUERITE YOURCENAR

LE CHOIX DE MARCEL CARBOTTE DANS L'OEUVRE DE GABRIELLE ROY

Pierre Villemure

QUAND LE DIABLE S'EN MÊLE

Aux Éditions Les Presses Laurentiennes

Vendredi 10 juin de 17h à 19h

Lancement

Jean-François Sénart

LE GESTE MUSICIEN

Louise Courteau éditrice

Samedi 11 juin de 14h à 16h

Réal La Rochelle

CALLAS, LA DIVA ET LE VINYLE

aux Éditions Triptyque

Samedi 18 juin de 14h à 16h

Pierre Fournier et Réal Godbout

KAMARADE ULTRA

Croc Album

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h

de 9 à 9
363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Les arts visuels en pages

Edgar Degas, peintre bourgeois



EDGAR DEGAS, photographie prise vers 1914, extraite du film *Ceux de chez nous*, de Sacha Guitry.

L'écho d'une histoire

PARIER SUR L'ENFANT
Aldo Naouri
Paris, Le Seuil, 1988

SUZANNE MARCHAND

UNE MENOTTE potelée de bébé qui s'agrippe à une grande main neuve musclée d'homme adulte : voilà l'image toute simple mais si émouvante qui d'abord attire l'attention sur l'ouvrage qu'Aldo Naouri a intitulé *Parier sur l'enfant*. Pari difficile s'il en est, réflexion profonde sur la société qui vit cette fin de 20^e siècle aux valeurs éclatées au sein de laquelle l'enfant ne sait plus très bien où il loge.

L'enfant, mises à part ses composantes physiologiques, est l'aboutissement d'une histoire dont il se fait l'écho, l'histoire de ses deux parents. Résultat provisoire d'une conjonction de désirs qui lui ont donné naissance, il ne cesse à aucun moment d'évoluer avec les avatars de ces mêmes désirs véhiculés par ses parents. Ainsi est-il d'abord marqué par son contexte familial.

Mais l'enfant vit aussi une époque où le « contexte social » s'intéresse de plus en plus à lui. Jamais l'enfant dans l'histoire n'a été l'objet d'autant de soins et d'attention. Soins prénataux, maternités spécialisées, soins postnataux, garderies; le « contexte social » a élevé l'enfant au rang de denrée rare et précieuse. Fort de ses réalisations, le « contexte social » peut maintenant se permettre d'encourager la procréation, son objectif avoué du troisième enfant. Mais le message ne passe pas... Pourquoi ?

Fonder une famille et la pressentir comme pouvant être stable relève actuellement de l'utopie. La famille ne possède plus qu'un statut fantôme. Elle a été déclarée haïssable... Le « contexte social » peut maintenant s'approprier l'enfant, l'extraire d'un milieu jugé pathogène. On en arrive à supprimer la succession temporelle des générations. Parents et enfants sont maintenant sur un pied d'égalité.

On maintient ainsi l'enfant dans l'illusion qu'il a tous les droits et aucun devoir. On en fait un « enfant-roi », statut qui est, de l'avis du Dr Naouri, le plus pathétique dont ait jamais joui l'enfant dans toute l'histoire. Si le « contexte social » ne réussit pas à faire passer son message, c'est qu'il méconnaît la relation de l'enfant à sa cellule familiale.

Devenu adolescent, « l'enfant-roi », laissé à lui-même, se trouve confronté au carton-pâte de son sceptre et de sa couronne ». En lui laissant croire que tout lui était permis, on aura menti à l'enfant.

Le « contexte social » crée aussi une image stéréotypée de l'enfant parfait, il déprécie le rôle paternel, donne à l'existence matérielle priorité sur la vie de l'enfant. Dans cette société de consommation, « on met en rapport la satisfaction des besoins matériels de possession et l'existence d'un enfant comme si la conscience du besoin et la nécessité impérieuse de sa satisfaction venaient surdéfinir l'enfant, l'expulser de son statut et se mettre en lieu et place de ce que l'enfant pourrait réclamer ». Mais ce n'est que mirage. Seule la relation d'amour entre parents et en-

fants compte.

Tout au long de son long exercice de la pédiatrie à Paris, au cours des 20 dernières années, Aldo Naouri a pu réaliser à quel point les relations nouées au cours de l'enfance sont les plus intenses, les plus formatrices qui soient. Son analyse particulière de la relation père-enfant surprend. S'il existe une expérience universelle, dit-il, c'est bien celle d'être tous nés d'un corps de femme. La mère transmet ainsi son histoire personnelle à son enfant. Mais, au tréfonds de chaque individu, il n'existe pas de souvenir du corps du père. Pourtant, le père est une entité fondamentale et absolument indispensable au développement harmonieux de l'enfant. « Il ne l'est que par sa parole et principalement par ce que représente cette parole pour la mère qui, elle, pourra transiter par ses gestes l'effet de cette parole à l'enfant... La mère apparaît alors comme une moitié seulement du pôle parental et c'est par ce biais précis et indispensable que le monde symbolique deviendra alors accessible à l'enfant. » C'est donc la fonction paternelle qui permet à l'enfant de prendre une distance suffisante de sa mère et créer ainsi ses propres repères. Vu sous cet angle, le couple reprend ses lettres de noblesse.

Dans ce « contexte social » créé par la mouvance des idéologies, l'affaiblissement de la famille, la libération poussée des mœurs, la fracture du couple, les nouveaux modes de conjugalité, le triomphe de l'éphémère, reste un ultime espoir : l'enfant.

DEGAS
Amaury Lefebvre
Paris, Fernand Hazan, 1987
60 illustrations couleurs

EDGAR DEGAS
Antoine Terrasse
Paris, Pierre Bordas et fils coll. « Les impressionnistes »
1972-1987, 95 pages, illustrations couleurs et noir et blanc

DEGAS
Edouard Huttinger
Paris, Flammarion, 1977
96 pages, 89 illustrations couleurs et noir et blanc

DEGAS
Jean-Paul Bouillon, Sophie Monneret, Antoine Terrasse et alii
Paris, Adam Biro coll. « La bibliothèque des expositions », 1988
96 pages, 55 illustrations couleurs, nombreuses illustrations noir et blanc

CLAIRE GRAVEL

LE 16 JUIN s'ouvre à Ottawa, dans le fastueux nouveau musée des Beaux-Arts du Canada, une formidable rétrospective du peintre français Edgar Degas (1834-1917). Rassemblant 392 œuvres, cet événement historique a déterminé la parution d'un certain nombre d'ouvrages — et de rééditions — allant du « coffee-table », petit livre bien illustré et sans prétention, à des analyses à la Rambo, aussi musclées que prolixes, genre qui fleurit à notre époque de block-busters sous forme de catalogues interminables et lourds.

Le petit Degas d'Amaury Lefebvre en est l'antithèse : le texte couvre une vingtaine de pages, excellente introduction au grand artiste un peu brouillon. La biographie et le cheminement de l'oeuvre sont décrits l'un dans l'autre, les techniques énumérées, quelques bons mots cités. Lefebvre campe à grands traits un artiste révolutionnaire parce qu'il aurait introduit la notion de série (blanchisseuses, danseuses, courses de chevaux, scènes de bordels) et déplacé la notion de sujet. Degas est également salué comme le seul plasticien à avoir fait de la photographie pour elle-même. Le choix des illustrations est fameux et le livre sonne juste.

« La difficulté, il n'y a que ça », aurait clamé Degas. Afin de cerner cette personnalité complexe, Antoine Terrasse, auteur de plusieurs ouvrages consacrés au peintre, cite l'entourage de l'homme « féroce mais franc », perdant la vue, vieillissant seul. Sa vie nous est déroulée, année après année, et constitue l'essentiel de ce livre émaillé d'anecdotes. Terrasse fait parler un Degas aussi drôle qu'incisif. « Un ami qui répétait : « Un paysage est un état d'âme », il rétorque : « Eh non, un paysage est un état d'yeux » (p. 60). Terrasse indique l'importance du factice, du paysage de scène préféré au plein air. Le texte est simple, la mise en page un peu vulgaire, avec ses accumulations d'illustrations, mais le chapitre « Degas collectionneur », qui recense les oeuvres possédées par l'artiste, est d'un grand intérêt.

Edouard Huttinger épouse la cause de l'histoire : il fait remonter la « solitude héroïque » de Degas à la Révolution française et prend violemment parti pour ses tableaux d'histoire, que la majorité des experts classe au rayon des erreurs de jeunesse. Pour Huttinger, Degas n'est pas un impressionniste aux velléités de réalisme : ses « paysages de scène » seraient porteurs d'un élément romantique, fantastique et surréel. À l'opposé, les femmes au tub, que Degas décrivait comme « une bête qui se nettoie, une bête humaine, une chatte qui se lèche ». Ces « formes animales dépourvues de sensualité » ont beaucoup choqué. Dans ses scènes de bordels, il réduira souvent la femme à un déchet : il semble que Degas pratiquait la distinction sociale jusque dans le choix de ses techniques et de ses formes : caricature pour les putes, grande peinture pour les membres de sa famille. Et l'attachement de Degas à la représentation des filles de joie est bien éloigné de l'idée de « plaidoyer social » auquel Huttinger voudrait nous faire croire.

Jean-Paul Bouillon entre de plain-pied dans une analyse serrée de l'oeuvre. De tendance sémiotique, il s'attache aux paradoxes. De l'académisme à l'ingrisme, à la modernité « complaisante des sujets bas », couronné par ce que Bouillon nomme un « impressionnisme militant », se dresse un personnage dominant et cassant, peu doué pour les « subtilités érotiques », un être détestablement antisémite et à la fois le seul opposant à l'Institut. Il vomissait l'accident, allant jusqu'à déclarer fièrement qu'« aucun art n'est aussi peu spontané que le mien » et, 11 ans avant sa mort : « Si j'avais à refaire ma vie, je ne ferais que du noir et blanc. » Sous la plume d'une belle brochette d'historiens d'art, dont Denys Sutton, l'oeuvre est admirablement étudiée. Le haut niveau des textes s'étale sur des pages zébrées d'incongrues zones grises.

P.S. Nous reviendrons à Degas dans l'édition du PLAISIR DES LIVRES du 18 juin.

LA REVUE DES REVUES

GUY FERLAND

STARS

24 images, « Qui est la star ? », n° 38, été 1988, 84 pages, \$4.95.

CINÉMA québécois et star-system, tel est le thème principal de ce numéro de la revue québécoise du cinéma qui, il faut le souligner, prend de plus en plus l'allure d'une revue haut de gamme (belle présentation, papier glacé, mise en pages soignée, illustrations nombreuses, etc.). Dans des entretiens avec Luce Guibault, Louise Marleau, Gabriel Arcand, Gilbert Scotte, Anne Létourneau, Marie Tifo, Pierre Curzi, Léa Pool, Lise Dandurand, Francis Mankiewicz, Pierre Gendron et Yves Simoneau, on pose la question : Existe-t-il un « star-system » au Québec ? La réponse est unanime : non. Trop faible marché, esprit de villageois, films misérabilistes, manque de héros québécois, etc., sont quelques-unes des explications apportées. Les acteurs n'ont aucun pouvoir de négociation et ils sont interchangeables. Telles pourraient être les conclusions de ces entretiens. Un hommage à Patrick Straram, des entretiens avec Gabriel Axel et Andrzej Wajda, des textes sur Francis Mankiewicz sont également à signaler. Des analyses des derniers films à l'affiche ainsi qu'une section sur les livres de cinéma complètent ce fort numéro.

CULTURES

Possibles, « Le Québec des différences : culture d'ici », vol. 12, n° 3, été 1988, 165 pages, \$6.

COMMENT vivre dans un monde où les différentes ethnies se côtoient de plus en plus sans tomber dans une xénophobie primaire ? Est-on condamné à « la mutuelle hostilité des cultures » ? Quelle place fait-on dans les institutions dominantes aux non-francophones ? Qu'est-ce qu'une éducation interculturelle ? Comment faire de la place aux immigrants à l'intérieur d'un système scolaire confessionnel ? Quel est notre rapport à l'autre dans tout cela ? Dans le concret, comment se vivent et se vivront les relations entre différents groupes ? Autant de questions traitées dans ce numéro à travers des textes d'analyse, des questionnements et des textes de création.



Des moineaux et des pinsons

LES JARDINS D'OISEAUX
Quoi planter pour avoir des oiseaux en toute saison
André Dion
Beauceville, Brimar et Québec-Agenda
1988, 191 pages

MARC CHAPLEAU

JUSTE pour les innombrables et belles photos couleurs qu'il recèle, cet album à la couverture solidement cartonnée mérite un détour, comme dirait le Michelin. L'auteur, André Dion, connaît de toute évidence la gent ailée comme le fond de sa poche. Et il les aime, ces bestioles aux noms chantants, ça se sent. Bruant fauve, carouge à épaulettes, chevalier branlequeue, Frédéric, passerin indigo, sittelle à poitrine rousse, tyran tritri et compagnie volent donc d'une page à l'autre, pendant que leur vieille branche Dion pose pour nous les jalons d'une adéquate plantation : un amélanchier ici, un cerisier de Virginie là, pas de fraisier américain, fort bien, mais un cornouiller du Canada, pourquoi pas...

Si vous croyez que l'exiguïté de votre propriété interdit tout rêve éveillé, rassurez-vous : on peut jouir de relations de bon voisinage avec les oiseaux même si son terrain « n'est pas plus grand qu'un mouchoir de poche ».

Le problème, important étant



QUOTIDIEN

Le Sabord, « Un mardi dans la vie de... », n° 18, printemps 1988, 48 pages, \$3.

DANS cette livraison du printemps, *Le Sabord* présente une page du journal intime des écrivains suivants : Anne Dandurand, Claude Jasmin, Hélène Monette, Hélène Dorion, Gaëtan Brulotte, Aline Gélinas, Patrick Coppens, Jean Provencher, Suzanne Jacob, Claire Dé et Guy Marchamps. Autant de personnes, autant de façons d'être et de voir le même 19 janvier 1988. Deux artistes, Marie Fréchette et Julianna Joo, illustrent ces pages. On retrouve également, dans le même numéro, des entrevues avec deux politiques-écrivains, Gérard Godin et Claude Charron. Des poèmes de Jacques Ouellette, André Duhaime et Werner Aspenström, ainsi que des recensions de livres et d'autres illustrations complètent cette parution.

RECHERCHE

Interface, vol. 9, n° 3, 75 pages.

DANS cette livraison, on traite de la synthèse haute-fidélité de la parole, de la sociologie des sciences, des protéines alimentaires et leurs hydrolysats, de l'exode des cerveaux, des conditions du leadership en R-D, etc. Un entretien avec Joshua Rokach (« Monsieur Leucotriène »), directeur de la recherche à la filiale canadienne de Merck Frosst, nous montre un homme, attaché à Montréal et à la recherche pure, qui veut toujours arriver premier.

MALADIES

Recherches amérindiennes au Québec, « La santé en transition », vol. XVIII, n° 1, 100 pages, \$7.

CE NUMÉRO met au jour les liens existants entre la pathologie et l'évolution des peuples. Ce dossier porte, entre autres, sur la controverse de l'exhumation et de l'analyse des restes humains en archéologie. En étudiant des populations en transition à la suite de la colonisation, Robert Larocque et Gérard Gagné montrent comment les maladies infectieuses venues d'Europe ont décimé les populations autochtones. Une étude, réalisée par trois géographes de l'Université de Montréal, décrit l'évolution selon l'âge et la cause de décès de la mortalité des Inuit du Nouveau-Québec depuis les années 40 jusqu'à nos jours.

LES 75 PREMIÈRES ANNÉES DU DEVOIR

Philippe Gingras

LE DEVOIR

« LE DEVOIR » de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75^e anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre « LE DEVOIR »
J'inclus 19,95\$ par exemplaire, (3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix.)

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....

La cuisine au zinc

LES 100 RECETTES DES BISTROTS PARISIENS
recueillies par Claude Lebey
Paris, Robert Laffont, 1988

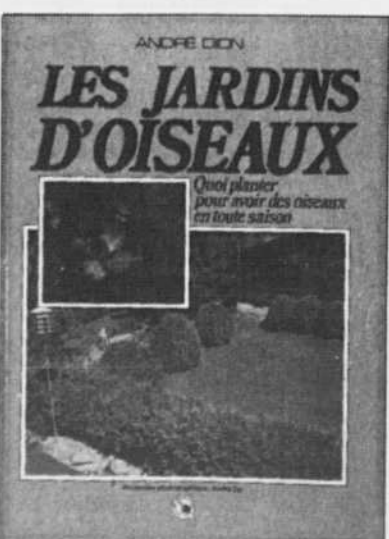
JOSÉE BLANCHETTE

L'AUTEUR du *Petit Lebey des bistrots parisiens* remet ça avec les recettes, toujours classiques et sans prétention, des troquets, estaminets, petits et grands bistrots, aîeuls de la restauration rapide parisienne (ce néfaste-food, dirait le chroniqueur gastronomique du *Monde* !).

L'auteur nous dévoile ici le fumet et les petits secrets d'arrière-salle, ceux des vrais bistrots un brin misérabilistes où le torchon de service fait office de drapeau.

Les oeufs mayonnaise (à l'huile d'arachide, s'il-vous-plait !), les carottes râpées (un art), les maque-reaux au vin blanc (parfumés à la coriandre) et la soupe à l'oignon gratinée (un *must* d'après-théâtre) y sont en bonne compagnie avec la daube de boeuf (bonne mère !), le haricot de mouton (sans haricots), le hachis parmentier (le pâté chinois parigot) et le boudin pomme purée (la « patate pilée » reprend du service même chez Robuchon).

Beaucoup d'autres fritots, une page entière vouée aux pommes frites (l'emblème bistrot par excellence), des petits desserts pas compliqués (profiteroles achetées chez le pâtissier et glace à la vanille chez le glacier), ne font pourtant pas oublier une lacune du livre : la paternité de ces recettes « canailles » ne revient à aucun établissement en particulier. On aurait aimé connaître ces bistrots, histoire de voyager un peu, des Halles à Montparnasse, de Ménilmuche à Rochechouart.



Jeanne d'Arc aux remparts

LA DÉFENSE DU QUÉBEC et la famille Tremblay
Jeanne d'Arc Tremblay
Montréal, Fides, 1988, 478 pages

CLÉMENT TRUDEL

JEANNE D'ARC Tremblay — pseudonyme d'une enseignante déléguée (?) — réfléchit longuement au pourquoi des guerres et des armées. *La Défense du Québec et la famille Tremblay*, malgré cet artifice un peu gros, malgré des recettes simplistes — comme d'imaginer qu'un Québec indépendant aurait sa propre agence d'information internationale financée en partie par son ministère de la Défense (sic) — est un livre important, dont la recherche est soignée. Un livre propre à confondre les adeptes du « complexe militaro-industriel » (l'expression est d'Eisenhower).

Le chapitre 19, sur les leçons de l'Iran-Contra-Gate, est remarquable et pointe le danger d'idéaliser dans une certaine presse des marchands de canons tel Adnan Khashoggi qui vivent dans un luxe inouï; il ne faudrait pas perdre de vue les conséquences de son commerce lucratif! Fort intéressant, ce rappel d'une étude aujourd'hui introuvable sur *Les Profits de guerre à travers les siècles* (Lewinsohn, publié en 1935, chez Payot). Lewinsohn établit que César, Napoléon et les autres chefs d'empire ont su étayer leur appât du gain sur un solide appareil de propagande.

La Défense du Québec... veut armer le public contre les arguments des marchands d'armes et contrer les politiciens prompts à brandir la peur pour mieux faire gonfler les dépenses de la « défense ». Jeanne

d'Arc dit ne pas s'en laisser imposer par les « demi-vérités » du ministre Perrin Beatty et du livre blanc (*Défense et engagements*) publié en juin 1987 — le Canada a un budget de défense d'environ \$12 milliards.

Les six auteurs font partie du groupe La Maîtresse d'école; ils accusent notamment M. Beatty de minimiser le fait que l'Otan compte pour 50 % de tous les budgets d'armements du monde (25 % pour les pays du Pacte de Varsovie). Il ne suffit pas de dire que l'URSS consacre 15 % de son PNB à la défense, et les États-Unis seulement 6 % à 7%; en chiffres réels, il eût fallu préciser que l'URSS, moins riche que les USA, a effectivement consacré \$184 milliards à sa défense en 1984 tandis que les États-Unis y allaient de \$277 milliards (en dollars canadiens).

Le ministre affirme que, des 16 pays de l'Otan, le Canada, par son PIB, vient au 14^e rang pour l'effort consenti. Ce n'est pas faux mais... « Jeanne d'Arc » rappelle que, avec \$292 US par habitant pour sa défense, le Canada vient plutôt au 6^e rang, derrière les États-Unis (\$1,114), le Royaume-Uni (\$448), la Norvège (\$433), la France (\$376) et la RFA (\$327).

L'ironie joue à plein dans ces pages: à l'encontre des zouaves pontificaux, par exemple, ou sur la manie qu'ont les historiens des forces armées d'oublier les morts quand il s'agit des Indiens alliés des Français ou des Anglais.

Le dossier privilégie la thèse d'un Québec souverain; il se montre très critique envers le Parti québécois et son « déluge de bons mots », s'agissant des relations internationales et des liens éventuels avec l'Otan et Norrad. La partie IV décortique le mode



de fonctionnement de la « nouvelle capitale impériale », Washington.

Le Québec (dont l'histoire est refaite ici pour correspondre aux préoccupations d'une famille « ordinaire ») risque de servir de paillasson aux missiles porteurs d'ogives nucléaires que les Américains voudront intercepter, rappelle-t-on lors du lancement, mais le livre blanc conventionnelle si le duel opposait URSS et USA. *La Défense du Québec*... adopte pleinement le point de vue exprimé par Chomsky et Herman (*Bains de sang constructifs*, Lafont, 1973) suivant lesquels les médias et le gouvernement américains minimisent ou jugent « inévitables » les massacres alliés et grossissent « hors de toute vraisemblance » les massacres attribués à l'ennemi.

Il s'agit d'un livre-choc, affirme l'éditeur. On y évoque les gestes grossiers de censure destinés à sauvegarder l'image d'un pays à la « mission civilisatrice » (en l'occurrence, la France) qui éliminera *La Gloire du sabre*, du Dr Paul Vigné d'Octon, qui narrait trop crûment les exactions du corps expéditionnaire contre des villages africains.

Mi-pamphlet, mi-outil pédagogique, ce livre s'en tient au « doute méthodique » et n'est pas exempt de partis pris réducteurs. N'en déplaise à Jeanne d'Arc, un universitaire qui s'affuble du masque de « citoyen moyen » risque d'irriter une partie de ses lecteurs, de les forcer à se replier sur leurs défenses.

Michel Serres: à l'origine de la pe(n)sée

STATUES

Le second livre des fondations
Michel Serres
Paris, éditions François Bourin
1987, 346 pages

L'HERMAPHRODITE
SARRASINE SCULPTEUR
Michel Serres
Paris, Flammarion
1987, 154 pages

HEINZ WEINMANN

APRÈS AVOIR traversé terres et mers, après avoir fait entrer dans ses livres les bruits, les bruissements du monde, l'errance d'Hermès-Serres s'arrête abruptement. Hier encore, il nous a fait voyager à la lièrière de notre corps dans sa célébration des *Cinq sens* (1985) qui, en s'atrophiant, atrophie le monde, puisque ce dernier naît dans notre oreille, sur notre peau, dans notre nez...

Quel obstacle a donc pu arrêter aussi impérativement l'errance de ce voyageur aux pieds ailés qui inventait son chemin au fur et à mesure qu'il avançait? L'obstacle par excellence: la borne, la statue de pierre qui fixe, qui fige tout mouvement, toute vie.

Certes, le marin-philosophe a déjà buté contre une première pierre d'achoppement lors du festin de pierres auquel Don Juan convia la statue du Commandeur. Mais, dans la « jeunesse » de son élan, il passa outre. Puis, Hermès tombe en arrêt devant les fondations de Rome (*Rome, le livre des fondations*, 1983), bouche d'ombre qui recèle des morts sous des statues sculptées sur le vif comme celle de Tarpeia écrasée sous les boucliers des Sabins. Encore une fois, Serres aurait pu passer outre. Rome aurait pu rester sans lendemain. Or elle est devenue la pierre de touche d'un deuxième « livre des fondations », plus fondamental que le premier: *Statues*. Décidément, ce fils de casseurs de pierre de la Garonne a été prédestiné à buter contre

des pierres, à penser la pierre.

Michel Serres vient ainsi à l'origine même de la « pensée ». Car il nous rappelle fort à propos qu'en français, *penser* dérive de *peser, soupeser, juger*. Jusqu'au *calcul* qui vient de « caillou ». Or, depuis que la philosophie s'est élevée à la pensée du sujet, elle ne pèse plus, donc elle ne pense plus lourd. Serres, en s'abaissant à l'objet, à la chose, lui confère de nouveau un poids, une gravité qu'elle avait perdue depuis que Socrate, autre fils de tailleur de pierre, a jeté son marteau et sa gouge aux orties pour idolâtrer des idées célestes impesables, donc impensables. Porté dans les « airs », l'Occident n'a produit aucun traité de sculpture. Michel Serres comble cette lacune.

On comprendra alors qu'il a écrit avec *Statues* son livre le plus grave: il s'agit d'un essai brillant qui n'est pas taillé dans une seule masse mais, éclaté en mille morceaux, réfléchit précisément sur la « masse », sur le travail de l'*homo faber* pensé depuis la création du monde, sur la chute des graves à travers le mythe de Sisyphus. *Statues* n'est donc pas un livre statique. Il enjambe à pas de géants des millénaires depuis l'âge des pyramides jusqu'à la catastrophe du *Challenger*, le 28 janvier 1986. Il établit un saisissant parallèle entre cette « statue » habitée par sept humains sacrifiés au « dieu » Science dans un rituel qui ne cesse de répéter sur nos écrans les 74 secondes de cette tragédie moderne et celle dévotrice d'hommes offerts au dieu Baal à Carthage.

Enjamber des siècles pour pratiquer un passage (cherché depuis *Passage du Nord-Ouest*) entre sciences et sciences humaines, entre philosophie et littérature, entre science et religion. Cette fois, Michel Serres nous fait remonter aux temps immémoriaux où religion, science et art ne faisaient qu'un, où la statue se

confondait avec son premier avatar, le cadavre. C'est là le premier véritable objet, gisant, sculpté chez les Égyptiens d'abord dans la chair pour se figer en momie, puis taillé dans la pierre qui épouse la raideur du cadavre. La statue: une borne qui marque un « ci-gît » sur une dalle qui cache un mort. On comprendra maintenant que Serres hante les cimetières lors de ses errances, ceux du Caire et ceux de Montréal. Quelle surprise médisante de lire là sur une pierre tombale, apparue sous les neiges fondues: « ci-gît Michel Serres »!

Qu'on se rassure, *Statues* n'est pas un livre lugubre, noir! Bien au contraire. Conscient que le christianisme avec la résurrection a réorienté notre regard sur la mort, il « laisse les morts enterrer les morts » pour se tourner résolument vers un avenir lourd de l'espoir en la résurrection de l'esprit et de la chair.

Toutes ces réflexions qui essaient autour des statues ont été déclenchées par la lecture et la méditation de la nouvelle balzacienne *Sarrasine*, chef-d'œuvre qui avait déjà fasciné Barthes pour donner lieu à son *S/Z. Hermaphrodite*: rencontre amoureuse, union intime d'Hermès et d'Aphrodite. Ce titre rend admirablement le propos de cette nouvelle: Sarrasine le sculpteur tombe amoureux de ce qu'il croit être une cantatrice italienne et qui se révèle un castrat.

L'Hermaphrodite pense l'union des contraires: gauche et droite, masculin et féminin, statue et musique, matière et esprit. En épousant ainsi les contraires, l'hermaphrodite « exclut l'exclusion ». C'est donc sans scrupules que Michel Serres sacrifie le phallus, symbole jaloux de l'UN exclusif, sur l'autel du métissage, de l'étreinte amoureuse de la dualité des contraires.

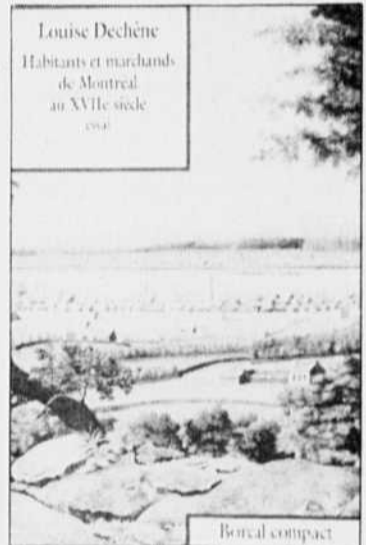
SCIENCE ET SOCIÉTÉ EN NOIR SUR BLANC

GUY FERLAND

MONTRÉAL

Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIII^e siècle*, Boréal compact, 532 pages.

CE LIVRE, qui a fait date dans les études historiques au Québec et en France, et qui a obtenu le prix du Gouverneur général, a d'abord été publié chez Plon en 1974. La pertinence de l'exposé n'ayant pas changé, il était plus



que souhaitable qu'on retrouve cet ouvrage au Québec à un prix abordable. C'est fait avec cette réédition pratique et agréable à lire. L'auteur se penche particulièrement sur le problème de la formation d'une société coloniale issue du transfert d'une population européenne et soumise aux influences conjuguées de la tradition et de la nouvelle expérience en Amérique.

REAGAN

Frédéric Lesemann, *La Politique sociale américaine*, éditions Saint-Martin, coll. « Alternatives sociales », 192 pages.

CE VOLUME pratique, format de poche, traite de la politique sociale américaine des années 80. Dans un premier temps, l'auteur analyse l'idéologie conservatrice de l'administration Reagan. Dans un second temps, Lesemann repère les grandes étapes de constitution du système de la politique sociale et identifie les forces sociales qui y ont contribué. Dans un troisième temps, il observe l'intervention de l'administration Reagan à partir d'une multitude d'indices: la réduction des programmes, la mise au pas de la main-d'œuvre, la décentralisation, la fiscalité et la privatisation des services et des équipements.

ENFERMEMENT

Hélène Bédard, *Les Montagnais et la réserve de Betsiamites, 1850-1900*, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Edmond-de-Nevers », 150 pages.

CET OUVRAGE, qui a remporté le prix Edmond-de-Nevers 1988, examine « les conséquences qu'entraînent, pour les Monta-

gnais de Haute-Côte-Nord, la création d'une réserve à Betsiamites » en 1861. Cette création « est le résultat de stratégies d'enfermements amalgamées: celles des colons et des compagnies forestières, celles de l'État et des missionnaires oblates ».

PRÉHISTOIRE

Knut R. Fladmark, *La Préhistoire de la Colombie britannique*, Fides et le musée canadien des Civilisations, coll. « La préhistoire du Canada », 173 pages.

EH OUI! le Canada a aussi sa préhistoire. C'est même en Colombie britannique que débuta, il y a 4 000 ans, l'une des traditions artistiques les plus perfectionnées des Amériques. L'auteur de ce volume décrit les anciennes cultures de la Colombie britannique avec l'aide de l'archéologie. De nombreuses photographies illustrent cet ouvrage bien documenté.

LIRE

Livre et lecture au Québec (1800-1850), collectif sous la direction de Claude Galarneau et Maurice Lemire, Institut québécois de recherche sur la culture, 270 pages.

Ces actes du colloque « Livre et lecture au Québec », tenu à Québec en mai 1987, font état de la culture imprimée durant la première partie du XIX^e siècle. Les communications de différents chercheurs des deux côtés de l'Atlantique ont été regroupées autour de différents thèmes: la diffusion du livre, la lecture orientée et, finalement, la lecture populaire. « Il apparaît ainsi que la culture imprimée, contrairement à ce qu'on croyait, a été assez largement diffusée dans la population du Québec, aussi bien dans les classes populaires par le journal, la lecture à haute voix ou le conte, que par la lecture privée chez les élites. »

SOCIÉTÉ

Les Mécanismes de régulation sociale, collectif sous la direction de Gérard Boimenu et Jean-Jacques Gliazal, Boréal/Presses universitaires de Lyon, 256 pages.

CET OUVRAGE présente les résultats de recherches de chercheurs français et québécois ont menées sur les changements à l'œuvre dans trois institutions de l'État qui contribuent à la sanction juridique: le tribunal, l'administration et la police.

ÉCONOMIE

Ruben J. Dunn, *Le Krach démythifié*, Louise Courteau éditrice, coll. « Les Affaires », 192 pages.

CE LIVRE tourne autour de l'histoire d'un portefeuille de placements qui évolue durant la période 1981-1987. À chaque chapitre, l'auteur explique les types de placements, leurs avantages ainsi que leurs risques. Cet ouvrage porte non seulement sur les dessous du krach du 19 octobre 1987, mais également sur la jungle financière dans laquelle nous vivons.

NOUVEAUTÉS VLB

<p>THÉÂTRE</p> <p>L'ÎLE de Marie-Claire Blais Des hommes, des femmes se retrouvent sur une île, faite de plages, de mer et de soleil, comme échoués pour la vie, pour la mort. Ils partagent un même destin, qu'ils soient blancs ou noirs, jeunes ou vieux, dans la marge ou dans la norme, sur cette île que tous les fleaux modernes attaquent. Un texte fort et bouleversant! 88 pages — 9,95 \$</p>	<p>ROMAN, NOUVELLES</p> <p>L'IDÉE FIXE de Pablo Urbanyi Un roman baroque, dans la plus pure tradition latino-américaine, où se mêlent l'essai philosophique, l'utopie joyeuse et la satire sociale. Un plaidoyer pour la paix perdue, une condamnation de la stupidité irrémédiable de l'homme hyper-civilisé, perdu dans la jungle des signes. 274 pages — 16,95 \$</p>
<p>VERTIGE CHEZ LES ANGES de Marc Sévigny D'un parking souterrain à une ville assiégée par des chiens, en passant par une île sortie du néant et les tracés sinués d'un électro-encéphalogramme, le fameux miroir cher à Cocteau est franchi. Trois nouvelles qui font du trapèze à la frontière du fantastique et de l'anticipation. 156 pages — 14,95 \$</p>	<p>ESSAIS</p> <p>POUR UNE POLITIQUE de Georges-Émile Lapalme Voici le document qui servit à élaborer le « programme » de la Révolution tranquille. Georges-Émile Lapalme y propose, entre autres, la création d'un ministère des Affaires culturelles et d'un ministère de l'Immigration et il trace les grandes lignes d'un État moderne et démocratique au Québec, tourné vers l'avenir et la prise en main de son destin. 354 pages — 18,95 \$</p>
<p>POUR GUÉRIR DU MAL DE MÈRE de Raymond Hétu La tradition nous enseigne le respect de nos parents. Mais qu'en est-il du respect de l'enfant? Pour ceux et celles qui portent en eux des traces d'humiliation, d'incompréhension, de rejet de la part de leurs parents, ce récit saisissant et plein d'émotion oppose un refus à l'oubli. Un ouvrage sur l'enfance malheureuse à lire sans fautes! 120 pages — 12,95 \$</p>	<p>BEST-SELLER</p> <p>MYRIAM PREMIÈRE de Francine Noël Le roman qu'il faut lire cet été! Un roman intelligent, séduisant, drôle, émouvant. « Un des trois ou quatre grands romans de la décennie. » Reginald Martel, <i>La Presse</i>. 513 pages — 19,95 \$</p>

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

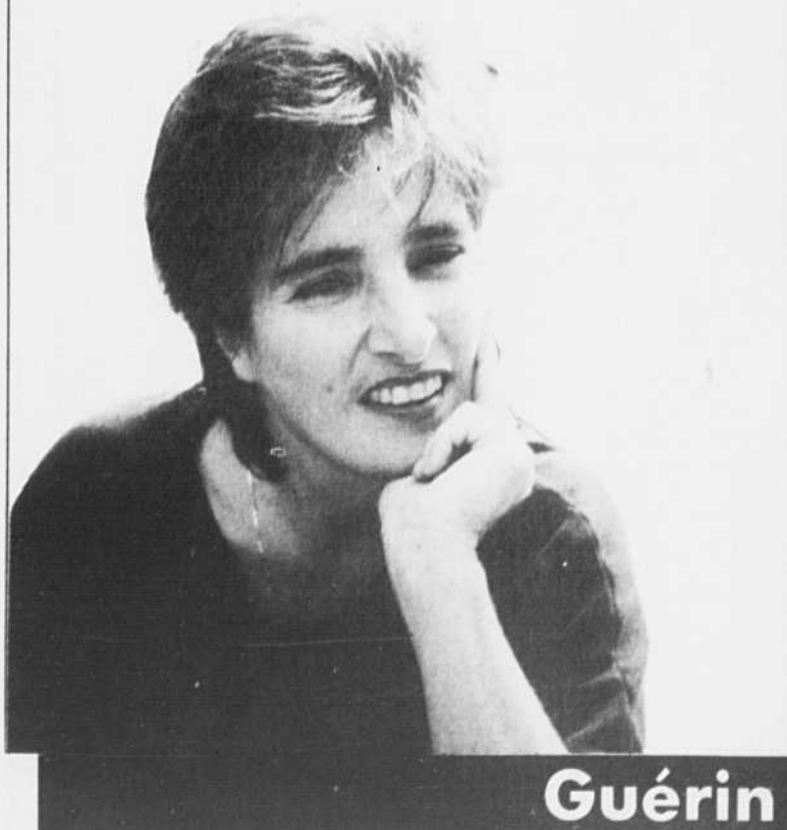
ANNE-MARIE CONNOLLY

DIRECTRICE DE COLLECTION

CLÉ POUR LA GRAMMAIRE

Un ouvrage moderne conçu selon la méthode inductive et pour le niveau secondaire que les enseignants, les enseignantes, les parents, les étudiants et les étudiantes aimeront.

286 pages — 16,40 \$



Guérin

Fausse sonate en trois mouvements «obstinés»



Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

CHACUN a son univers onirique. Les médecins vous diront que si vous ne rêvez pas, chaque nuit, tout votre saoul, vous finirez par perdre la raison, vous déprimerez, vous mourrez. Jean-Paul notait ses rêves. Freud lui emprunta cette technique, en fit un mode d'explication de l'homme. Éveillés, dormons-nous encore ? Le sage chinois qui avait, en rêve, volé de fleur en fleur, devenu papillon, se demandait, à son réveil s'il était un sage confucéen, papillon la nuit, ou un papillon transformé, le jour, en sage confucéen. Il avait raison, dans la mesure où nous ne saurons jamais ce que nous sommes. Table, dieu, cuvette, se demande La Fontaine. Par la fenêtre, au moment où j'écris ces lignes, je vois un oiseau qui, dans le bac de fleurs, trouve un ver, le pique du bec et s'envole dans le jour gris. Suis-je cet oiseau ou un homme revêtu d'une robe de chambre japonaise qui, la plume Bic à la main, écrit ? Pour l'instant, puisqu'il faut que la vie continue, je serai cet homme plutôt que cet oiseau.

Les personnages des nouvelles que M. Gaétan Brulotte a joliment intitulées *Ce qui nous tient* sont des funambules et des victimes. Leur imagination les emporte et la vie les détruit, cette vie qui, inlassablement, se construit autour d'eux, contre eux. Insaissable, aussi, cette vie ! Le livre est conçu comme une fausse sonate, dont les trois mouvements seraient marqués : *ostinato*. C'est le principe de la continuité, de la répétition dans une sorte de vide qui pourrait n'avoir jamais de fin. Ajoutez-y la voix du ventrilogue, autre thème récurrent du rêve. Un autre

parle en vous. Vous êtes la voix de quelqu'un. Vous n'êtes que cela. La vie se déroule en-dehors de vous. L'homme c'est plus que le véhicule des esprits. Quels sont les esprits ? La continuité de la vraie vie se situe en-dehors de nous. Les nouvelles de M. Gaétan Brulotte sèment la peur, non parce qu'elles racontent des choses horribles, mais par leur ingéniosité naturelle d'imagination. Ces tragédies peuvent arriver. Un jour, le jeune pianiste montréalais Alfred Laliberté entend une voix qui l'appelle. Il se rend à New York, attend dans le hall d'un grand hôtel. Un homme, presque un nain, s'approche de lui. Ils discutent de tout. — Je suis Scriabine — dit le nain. Il devient le maître de Laliberté, l'emmena à Berlin, le forma, pour le plaisir car il savait que Laliberté n'aurait pas de disciples. Histoire étrange ? Plausible. La vie gorgée de ces bizarreries, que nous préférons laisser dans l'ombre. Nous nous en tenons à une psychologie de l'évidence. Ce qui la dépasse, nous le tenons pour fou. Nous refusons de traverser les apparences. Heureusement, il y a des écrivains qui fréquentent ce par-delà.

Les personnages de *Ce qui nous tient* ont-ils un âge ? Chose certaine, ils ne sont pas jeunes, professeurs chevronnés, employés, braves bourgeois, victimes-nées précisément parce que le temps les a laminés. Ils meurent, ou disparaissent. Avant d'être hommes ou femmes, ils sont infirmière auxiliaire, savant, conférencier, herméneute, colporteur, définis par l'action, prêts à bondir dans l'immensité du bizarre. Ainsi, un vieux professeur, au milieu de ses livres, enfoncé dans le marasme de son quotidien, est rappelé à l'existence d'une surnature au cours d'une nuit où il devait se passer quelque chose et où il ne se passe rien. Il est réduit à son vide essentiel. Un autre personnage cherche en vain le lieu où il doit prononcer une conférence ; un troisième, métaphysicien invité dans une université, proteste parce qu'on lui a infligé une contravention. Il l'emporte sur l'administration qui, par un retour logique de la vie organisée, l'emporte à son tour sur le reste des humains. Quoi qu'on fasse, on est cerné. La vie réelle nous poursuit comme cette harpe

qui vole son appartement à son voisin. Le rêve est-il fiction ou est-ce la vie qui devient rêve ?

Ce qui nous tient amène le lecteur à se répéter toutes ces questions, auxquelles nous ne trouverons de réponse qu'après la mort, s'il y a un au-delà. J'en retiens surtout les traits suivants. D'abord que les humains sont livrés à eux-mêmes, sans recours, sans espoir de dialogue. Ce qui nous tient, c'est la solitude, le pont qui mène de nous à nous. Il est significatif que M. Portali, héros des « Messagers de l'ascenseur », traverse un pont à la suite d'un inconnu, que ce pont soit dans le noir et que l'inconnu, ayant supprimé une planche, empêche M. Portali, « homme de science », d'avancer. Voilà pour la communication ! Chez M. Gaétan Brulotte, les fleurs ne poussent pas comme dans nos jardins ; elles envahissent la terre entière, écrasant les hommes de leur pesanteur. Derrière la façade d'amabilité, l'homme est un monstre, voilà pour la morale ! Peut-être vaut-il mieux qu'il n'y ait pas communication. Ensuite, je constate que des personnages de *Ce qui nous tient* n'obéissent qu'à eux-mêmes, dans la recherche (et la découverte) d'un univers hostile. Ils s'ennuient. Le vieux couple qui s'acharne, au fil des ans, à construire une résidence secondaire, toujours à recommencer, à qui font-ils penser, sinon aux architectes de Babel. La tour monte et s'effondre ; on reprend les travaux. Un jour, Dieu, que ce spectacle de l'éternel recommencement n'amuse plus, lance sa foudre. Babel disparaît, devient ce mythe auquel M. Gaétan Brulotte veut redonner vie. Nous répétons les gestes immémoriaux, individus, groupes, nations, croyant inventer et n'inventant rien du tout. Enfin, troisième constatation. Ces hommes et ces femmes sont des boucs émissaires. Ils voyagent, comme le professeur Tippett, ou M. Hopper, ou Philibert, afin de trouver le lieu de leur perte. La vie les y conduit, sans qu'ils puissent résister. Dans le cas de Hopper, ce lieu n'existe peut-être pas. Il consommera son sacrifice là où il doit aller. Sa nature le lui commande. Comme tous les autres hommes, il est fait pour obéir à sa nature, à son destin. Le destin est un

là-bas. J'insiste sur l'importance de ce dernier mot, fait d'un « là », qui indique l'ailleurs, et d'un « bas » qui souligne la négativité, la lourdeur, de toute l'activité de l'homme. « Je vous attendrai là-bas » — dira-t-on à quelqu'un ; non : « là-haut ». Choix significatif de l'expression. Nous ne sommes heureux et nous-mêmes que dans l'horizontalité. Notre horizon peut être lointain, il n'en reste pas moins au ras du sol. Exemple, la peinture de Friedrich, merveilleuse à l'horizontale, aux lointains bouchés dès lors que le peintre s'élève et cherche à capter le « là-haut ». Le recueil de nouvelles de M. Gaétan Brulotte fait de même. Pour se défaire des fleurs envahissantes, les hommes les transforment en tapis aérien, donc horizontal, qui écrase le ciel et l'horizon. N'est-ce pas, d'une certaine façon, le triomphe du matérialisme ? La verticalité devient le fait des seuls mystiques. Et dans ce livre, nous sommes aux antipodes du mysticisme.

La portée humaine de *Ce qui nous tient*, avec ses prolongements dans les possibilités du rêve, m'a intéressé. Par contre, je trouve au style de M. Gaétan Brulotte une curieuse raideur. Sans donner l'impression d'être traduit directement de l'anglais (ou de l'allemand ?), il ne sonne pas français. Ce n'est pas notre clairon. Il y a recherche de clarté, parfois de poésie, mais jamais d'envol. On me rétorquera que cette écriture plate est nécessaire à l'objectivité. Je n'en suis pas certain. Un style gêné aux entournures ne respire pas. Ces remarques ne sont pas valables que pour M. Gaétan Brulotte. L'écrivain québécois, qui vit dans un milieu où le triomphalisme anglais s'exprime partout (et Dieu sait avec quelle aisance dans la liberté), est amené à traiter, ne serait-ce que dans l'inconscient, sa propre langue comme étrangère. Peut-être est-ce à la recherche de cette langue vivante que partent les personnages de M. Gaétan Brulotte. S'ils la trouvent, qu'ils la lui rapportent.

* **CE QUI NOUS TIENT**
Gaétan Brulotte
Montréal, Leméac, 1988

Agota Kristof

Suite de la page D-1

ne pas entrer dans la peau des personnages pour éviter de dire : "il pensait ceci ou cela". Écrire ce qu'on voit, ce qu'on entend, c'est tout. Dans beaucoup de romans, on décrit le sentiment, on s'analyse, on se dis-sèque avec une impudeur atroce. C'est comme en psychanalyse, je trouve ridicule toute cette analyse du "moi profond".

Alors, elle laisse aux exégètes le soin d'analyser son oeuvre, d'y voir une fable cruelle sur les malheurs de



Agota Kristof
Photo Chantal Keyser

la guerre et du totalitarisme. « Je n'ai jamais eu l'intention de dénoncer quoi que ce soit. Dans *Le Grand Cahier*, j'essaie de me souvenir de ce que j'ai vu et entendu. Beaucoup de choses sont vraies, comme l'histoire du soldat qu'on retrouve mort dans la forêt. J'avais moi-même une grand-mère qui parlait une langue étrangère ; elle venait de la Slovaquie, je crois. Mais, à ce moment-là, nous ne savions pas ce qui se passait. Et dans *La Preuve*, si je parle d'une vie étouffée dans les années 50, c'est encore pour raconter et pas pour des raisons politiques. Lucas, quand il raconte la révolution, il ne comprend rien, il ne fait aucune réflexion. Je n'en fais pas, non plus. Je pourrais me tromper, d'ailleurs. Comme les jumeaux, j'ai eu une vie assez pénible mais j'ai dû dominer mes sentiments pour moins souffrir. »

Pudique et retenue, voilà Agota Kristof. Soucieuse de ne dire que l'indispensable, jusqu'à l'obsession.

Agota Kristof, qui a suivi son mari, professeur d'histoire, en 1956 quand les garde-frontières furent démobilisés, s'est fixée à Bâle. Mais, 30 ans après, elle est toujours déchirée. Sa famille lui manque, surtout ses frères. « J'ai essayé d'imaginer ce qui se serait passé si j'étais restée dans mon pays, parce que j'ai une nostalgie énorme. Un sentiment qui s'accroît avec les années. Quand j'ai écrit *La Preuve*, j'ai fait revenir le jumeau comme si moi-même je revenais 30 ans après. J'ai aussi imaginé la vie de son frère qui est resté à K., la petite ville hongroise de la

frontière autrichienne. Pour moi, ce qui est parti est plus malheureux que celui qui est resté. J'ai eu un mari et des enfants, mais ce n'est pas la fraternité. »

On comprend mieux alors pour-

quoi elle fait dire à Claus l'exilé, à qui le chef local du parti demande si la vie est « plus facile là-bas » : « C'est une société basée sur l'argent. Il n'y a pas de place pour les questions concernant la vie. J'ai vécu

pendant 30 ans dans une solitude mortelle. »

Agota Kristof avait envie d'écrire sur tout cela mais à sa façon, détournée et épurée, se servant de la fiction pour décrire les bouleversements de

son être, avec l'humour noir pour désamorcer le sentiment, l'air de dire que s'épancher ne sert à rien, la vie est décidément une farce gigantesque.

— France Lafuste

L'idée fixe

Suite de la page D-1

l'idée de l'idée serait bel et bien établie, ils n'hésiteraient pas à l'offrir de façon tout à fait désintéressée à leurs collègues ou au collègue qui, il va sans dire, en ferait la demande et saurait l'utiliser correctement, honnêtement et adéquatement, « étant donné que le triste exemple de la découverte de la fission de l'atome, qui aurait pu sauver l'humanité, menace maintenant, par suite de procédés malhonnêtes de la part de professionnels et de scientifiques corrompus, de la détruire : cet antécédent historique nous oblige à mettre en doute le bien-fondé d'une révélation prématurée de l'idée ». En fin de compte, et de façon bien compréhensible, l'un comme l'autre ne demandaient que la plus simple reconnaissance.

En conséquence, pour pouvoir établir si l'y avait effectivement eu vol, il ne restait aux membres du département, de plus en plus intrigués, qu'à se concentrer sur la recherche de — comment pourrait-on dire ? — ah oui ! c'est cela, sur la recherche du « penseur original ». Interrogé à ce propos, le Pygmée accusa Masque Aztèque d'abus de confiance ; puisque, selon ce qu'il prétendit, cette tête d'Anglais avait demandé le passe-partout à la secrétaire du département, était entré subrepticement dans « son » bureau et avait lu l'esquisse de l'idée originale laissée sur « sa » table de travail. « Et si j'ajoute à cela que je n'ai plus confiance en mes collègues, c'est une raison de plus pour ne pas en dire d'avantage sur l'idée. »

On interrogea la secrétaire du département. Celle-ci confirma que Masque Aztèque avait en effet emprunté le passe-partout mais elle nous pria en ces termes : « S'il vous plaît, ne me mêlez pas à cette histoire, ça nous tombe toujours sur le dos, nous, les secrétaires. » Elle expliqua qu'elle ne savait ni ne pouvait savoir — « Je ne passe pas mon temps à abandonner mon travail pour épier les professeurs » — dans le bureau de quel professeur était entré Masque, oh pardon, Masque Aztèque, parce qu'avec cette clef, il pouvait pénétrer dans n'importe quel bureau, et que si quelque chose avait disparu, c'était clair, ce n'était pas de sa faute. Et que, de plus, il serait temps que l'on réglementât l'utilisation du passe-partout : en l'absence de règlements, des situations comme celle-ci ne pouvaient que se répéter. Quand il n'y a pas de lois, c'est l'anarchie qui règne.

À la surprise générale, alors que tous pensaient avoir enfin réussi à élucider le problème (et en être arrivés à la solution définitive de toute l'affaire — quelle humanité impatiente !), Masque Aztèque reconnut qu'il avait en effet emprunté la clef et qu'il était entré dans le bureau de Pygmée, mais ce fut pour lui laisser un vieux livre très rare — qui m'appartenait, et qu'il ne pouvait évidemment pas confier à la boîte aux lettres. Un livre que le Pygmée m'avait demandé de lui prêter pour une recherche — un chercheur celui-là ! Et il fit savoir qu'on ne venait plus jamais lui demander quoi que ce soit à emprunter parce qu'après ce qui s'était passé, il avait perdu confiance dans l'humanité tout entière, sur laquelle il avait, d'ailleurs, des doutes depuis un certain temps. Et comme il savait (d'ailleurs, tout le monde le sait) que, de toute sa vie, il n'était sorti ni ne sortirait de la

tête du Pygmée une seule idée digne de ce nom, mal lui en prendrait de perdre son temps à fouiner dans ses papiers, un véritable « fouillis ». Il regrettait, au contraire, de ne pas avoir eu de témoins. Si le Pygmée, ajouta-t-il, esquissa ou nota quelque chose, ce fut « MA » propre idée, car dans un moment de relâchement, de franche camaraderie, alors qu'ils s'étaient rencontrés en face de l'ascenseur et qu'ils étaient descendus ensemble, lui, Masque Aztèque, confiant dans la tradition bien connue mais stupide de « l'échange des idées », s'était laissé aller, pendant le trajet, à lui faire part de son idée.

Le Pygmée admit qu'il avait emprunté le livre, « de la vraie merde, comme il s'y attendait », et qu'indigné, il l'avait rendu à Masque, le lui lançant littéralement au visage. Il reconnut aussi qu'il était descendu non seulement une seule fois mais plusieurs jours de suite dans le même ascenseur que Masque. Et qu'il nous fallait voir — « c'est à cela que sert la tête » — s'il était possible pendant un court trajet de trois étages, et surtout si l'on ajoutait à cela le bégaiement qui gagnait Masque quand il était nerveux ou quand il croyait qu'il allait dire quelque chose d'important, s'il était donc possible qu'une quelconque idée puisse être émise dans de telles conditions. Et même s'il admettait volontiers qu'une idée intelligente, si elle est brève, est doublement meilleure, c'était une chose impensable et tout à fait improbable avec « cet imbécile ».

Et ainsi, comme un chien qui court après sa queue ou comme un âne qui tourne et tourne la noria, le temps suivait son cours avec ses intrigues, ses réunions extraordinaires, ses interventions d'avocats, ses consultations et ses contre-consultations, etc. [...]

(Tous droits réservés, 1988, VLB éditeur.)

LE PETIT DEVOIR
LE CAHIER DES LECTEURS

Un cahier spécialement conçu pour les 6 à 12 ans

Un véhicule publicitaire de choix pour des publicités choisies!

Réservations publicitaires (514) 842-9645

L'ÉTÉ DES BEST-SELLERS

DES TITRES QU'ON A LAISSÉ PASSER, DES NOUVEAUTÉS À NE PAS MANQUER...

Pour réservations publicitaires, communiquez avec Jacqueline Avril au 842-9645 ou 1-800-363-0305

LE PLAISIR des livres